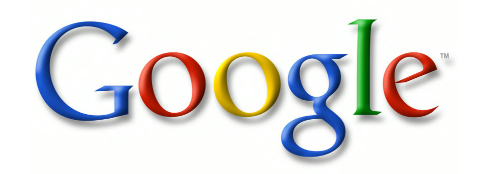
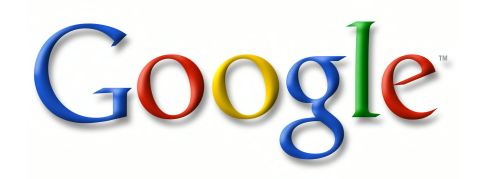
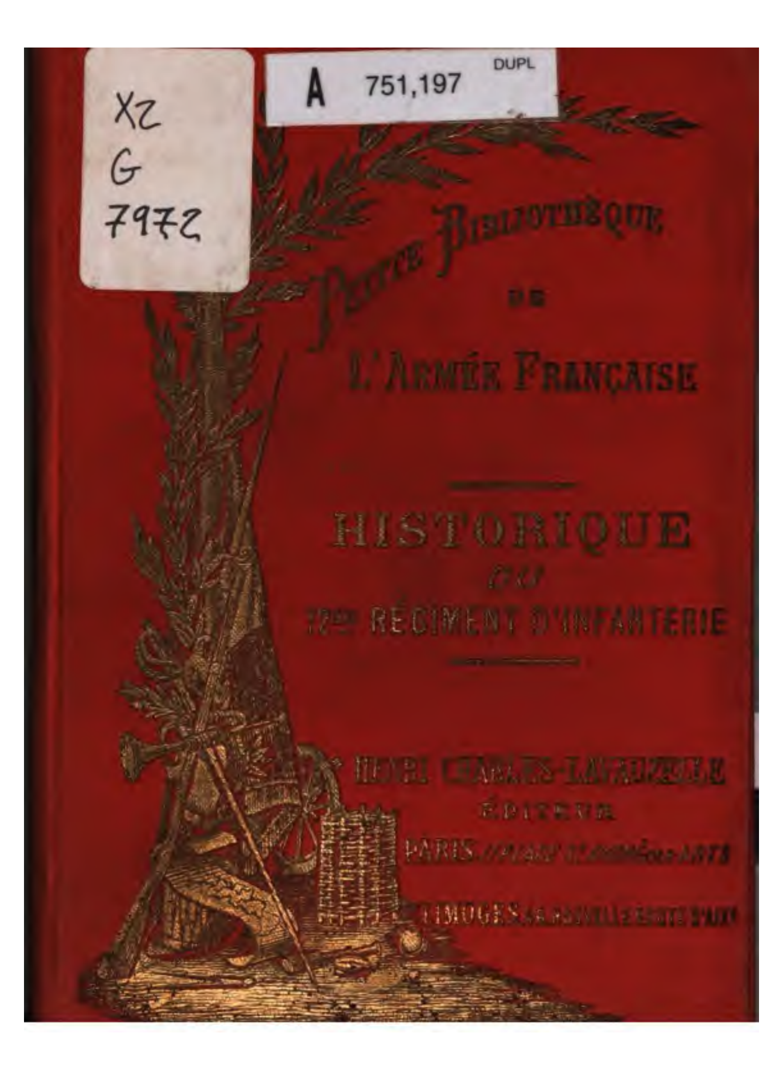

Google




XZ
G
7972
A 751,197
DUPL
PETITE BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ARMÉE FRANÇAISE
HISTORIQUE
DU
12me RÉGIMENT D'INFANTERIE
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR
PARIS
LIMOGES



Général Rebora

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE

DU

72E RÉGIMENT

D'INFANTERIE DE LIGNE



PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts

LIMOGES
Nouvelle route d'Aixe, 46

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Editeur.

1887

HISTORIQUE

 DU

72e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PREMIÈRE PARTIE

Depuis les origines jusqu'en 1825, époque à laquelle le nombre des régiments de ligne est fixé à 64.

Pour trouver les premières traces de l'ancien 72e, il faut remonter au règne de Louis XIV, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle.

La guerre de Hollande venait de commencer. La première coalition contre la France s'était formée et inaugurait une longue série de guerres.

Pour exécuter ses desseins et lutter avec succès contre ses ennemis, Louis XIV organisa des armements formidables. Louvois fut chargé de créer de nouveaux corps.

Les sièges des places fortes jouant un grand rôle dans les guerres de ce temps, on mit sur pied un grand nombre de régiments d'infanterie.

Le corps qui, plus tard, porta le n° 72 fut compris dans ces formations. Il fut créé par ordonnance du 1er mars 1674, sous le nom de son propriétaire, le marquis DE CASTRIES.

M DE CASTRIES se démit quelque temps après

de son régiment en faveur de son fils, capitaine au corps, qui le commanda jusqu'en 1693.

Le 4 juillet 1677, Castries fait de la manière la plus brillante ses premières armes à la bataille d'Espouilles. Dans cette affaire, il combat à côté du régiment de Salm-Salm. Après avoir fait feu sur les premières troupes espagnoles qui venaient de franchir le ruisseau, il se précipite avec furie, officiers en tête, sur les régiments d'Aragon et de Medina-Sidonia et les taille en pièces.

En 1678, Castries participe, du 30 avril au 28 mai, à la prise de Puycerda. Le 16 mai, un détachement de 200 hommes reçoit l'ordre d'aller s'emparer d'une tour qui commande un passage à une lieue de la place et, sa mission terminée, revient avec 40 prisonniers.

En 1681, Castries est dirigé sur l'Italie. Il fait partie de l'expédition secrète organisée par le duc de Mantoue. Après la prise de Pignerol, le régiment vient occuper Casale.

Après la révocation de l'édit de Nantes (1683), Castries figure honorablement dans plusieurs rencontres contre les Camisards.

En 1684, il reprend le chemin de la Catalogne et fait partie de la petite armée que le maréchal de Bellefonds y commande.

Il se distingue au passage du Ter. Là, après avoir franchi le gué profond de Madignan, il appuie fortement le régiment de Beauvoisis à l'attaque de Puente-Mayor.

Dans ce combat, les armes des mousquetaires sont mouillées et hors de service; nos soldats chargent piques baissées et se précipitent sur les escadrons ennemis.

Castries termine ensuite la campagne au siège

de la forteresse de Girone, qui est prise d'assaut.

Le 12 mars 1689, le régiment de Fürstemberg s'est laissé surprendre par un gros corps brandebourgeois. Castries marche à son secours.

Depuis 8 heures du matin jusqu'à la nuit, le régiment soutient les efforts de 4,000 chevaux et parvient à protéger la retraite sans se laisser entamer.

Il se retire ensuite dans Bonn ; mais les Impériaux se sont réunis ; ils attaquent, avec des forces supérieures, la place, qui capitule malgré une résistance énergique.

En 1690, notre régiment se distingue à la bataille de Fleurus qui est un de ses beaux faits d'armes.

En 1691, le régiment de Castries fait partie de l'armée organisée pour faire le siège de Mons.

Un décret du 30 mars 1693 nomme M. DE CASTRIES maréchal de camp.

Il est remplacé par M. le marquis DE MORANGIES.

Pendant l'année 1696, Morangies sert au siège de Valenza. En 1701, il est envoyé à l'armée d'Italie, commandée par Catinat.

Une bataille s'engage sous les murs de Mantoue. Le régiment y est signalé pour sa ferme attitude.

Morangies suit M. de Villeroy dans sa tentative infructueuse sur Chiari, insuccès qui l'oblige à se jeter dans Cremone. M. de Villeroy y place son quartier général. Profitant de la négligence extrême avec laquelle se gardait l'armée française, les troupes impériales pénètrent de nuit dans la place et surprennent le général

français avec tout son état-major au moment où il sortait de son logis.

Heureusement, le régiment d'Anjou donne l'alarme; les troupes, d'abord rompues, se rallient promptement. Morangies est un des premiers à prendre part au combat qui se termine par la retraite de l'ennemi.

A Luzzara, Morangies charge deux fois les bataillons ennemis et leur fait éprouver de grandes pertes.

Après le combat de la Stradella, les deux bataillons de Morangies qui se battent à l'arrière-garde sont séparés du reste des troupes et rejetés dans Torbulu.

Malgré le mauvais état des fortifications, M. DE MORANGIES organise aussitôt la défense. Il rallie ensuite l'armée et prend part au combat de Castel-Nuovo de Bormia où le colonel est blessé.

En 1704, Morangies se distingue aux sièges de Verceil et d'Ivrée. En 1705, il assiste au siège de Veruc. Nous lisons dans le journal du siège que, dans la nuit du 1er au 2 mars, le 1er bataillon et la compagnie de grenadiers du 2e marchent intrépidement à l'attaque du pont de communication de Veruc (rive droite du Pô), au camp de Crescentino (rive gauche) et s'en emparent.

Le 14 août de la même année, le régiment ouvre la tranchée devant Chivassot, où le colonel est mortellement frappé.

Au mois de septembre 1705, M. de LOUVIGNY-GRAMMONT vient prendre le commandement du corps.

Le régiment assiste au siège de Turin et aux *combats de* Cassano et de Calcinato.

Le siège de Turin est repris avec vigueur. Les Impériaux nous attaquent pour débloquer la place ; le régiment de Louvigny est cité pour sa bravoure et son élan.

Plus tard, en 1708, il prend part à la bataille d'Oudenarde.

En 1709, le maréchal de Villars se décide, pour dégager Mons, à livrer bataille à Malplaquet.

Le champ de bataille forme un terrain plat et coupé de bois. La lutte s'engage dans de mauvaises conditions; les troupes manquent de vivres ; néanmoins, le choc est terrible.

Louvigny, de concert avec la brigade de Champagne, se défend vigoureusement dans le bois de Sart et y éprouve de grandes pertes.

Les troupes placées dans ce bois forment un total de 22 bataillons. Trois colonnes ennemies, faisant partie de la division anglaise d'Orbay et commandées par le duc d'Argyle, viennent les y attaquer. Elle sont chargées à la baïonnette et en partie culbutées. A ce moment, les progrès de l'ennemi vers la droite obligent nos soldats à la retraite. Celle-ci se fait en bon ordre. La ville de Mons est prise; mais l'attitude des régiments français pendant la bataille a rendu l'ennemi timide. Il s'arrête sur la frontière qu'il n'ose pas franchir.

Le 26 janvier 1711, M. le marquis de LOUVIGNY-GRAMMONT se démet du commandement du régiment pour prendre la direction du régiment du Piémont. Il est remplacé par M. le marquis DE BACQUEVILLE qui, au commencement de l'année 1712, entraîne le régiment à l'attaque du fort d'Arleux, situé sur la Sensée, et le conduit ensuite sous les murs de Valenciennes.

Le 10 avril, Bacqueville, envoyé en reconnaissance sur la route de Mons, se heurte contre deux régiments anglais qu'il maltraite et met en pleine déroute. Le 10 juillet, il appuie fortement le régiment de Bourbon au combat de Beuvrage. Là, il défait et culbute un parti de fourrageurs fort de 3,000 hommes, retranché dans les jardins et dans le cimetière du village. Il ramène quelques prisonniers.

Le 24 juillet, a lieu la bataille de Denain. Bacqueville fait partie du corps qui trompe les Impériaux par une fausse marche sur Landrecies.

En 1713, il prend une part active au siège de Laudan, où il est cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite à l'assaut du fort Paté.

Peu de temps après, il participe au siège de Fribourg et monte à l'attaque du camp retranché que le général Vaubonne a établi sur les hauteurs escarpées du Roskop pour défendre la place.

M. le duc DE LA TRÉMOUILLE remplace M. DE BACQUEVILLE à la tête du corps en 1728. Il est remplacé lui-même, en 1731, par M. le marquis DE TESSÉ.

Le 11 novembre 1733, Tessé arrive devant Pizzighettone, place forte sur l'Adda, qui est aussitôt investie ; un faubourg fortifié, appelé Ghierra d'Adda, est le point d'attaque.

Deux batteries sont immédiatement établies devant ce faubourg, et, quelques jours après, Tessé monte à l'assaut du chemin couvert. Les troupes renfermées dans Pizzighettone demandent une suspension d'armes qui leur est accordée, et, au commencement du mois de décembre, la place elle-même capitule.

Tessé arrive sous les murs de Milan le 14 *décembre, et, le 15,* il ouvre la tranchée devant

le château, de concert avec les gardes piémontaises.

Quelques jours après, trois compagnies sont détachées pour contribuer à la prise du fort de Fuentes, forteresse importante située sur la rive gauche du lac de Côme. Le 24 décembre, le régiment assiste à la prise du château, et entre ensuite dans la ville.

Plus tard, Tessé suit Villars au siège de Novarre, et s'y distingue. Il coopère ensuite à la prise de Serrovale, de Tortone et de la Mirandole. Enfin, il assiste à l'attaque de Colorno.

Vers le mois de juin 1734, l'armée dont fait partie Tessé se trouve vis-à-vis de l'armée autrichienne, dans les plaines marécageuses aux environs de Parme. La bataille s'engage sans artillerie ni cavalerie ; la mousqueterie seule en fait les frais, et on peut s'apercevoir combien le tir a fait de progrès dans nos régiments.

Les Autrichiens sont complètement battus ; ils laissent 10,000 hommes sur le terrain.

Deux mois se sont à peine écoulés que l'ennemi nous attaque en avant de Guastalla. Cette affaire est aussi sanglante que la bataille de Parme ; les pertes du régiment sont sensibles.

Le 21 août 1734, M. le marquis DE SENECTERRE remplace M. DE TESSÉ, qui a pris la direction du régiment de la Reine.

En 1738, M. DE SENECTERRE est nommé ambassadeur à Turin.

Au mois de janvier 1739, le régiment est désigné pour faire partie du corps expéditionnaire, commandé par le marquis de Boissieux, et destiné à châtier les Corses révoltés. Il va s'embarquer à Antibes.

Quelque temps après son arrivée dans l'île de

Corse, il reçoit pour colonel M. le marquis DE CHAILLON.

Sous la direction de ce nouveau chef de corps, notre régiment se bat vigoureusement à San-Giacomo, à Bigorno, et il se distingue d'une manière brillante dans un défilé voisin de Bastelica.

Là, attaqué à l'improviste par les Corses, M. DE CHAILLON fait aussitôt occuper par ses grenadiers les crêtes des montagnes. Ceux-ci, à force de bravoure et d'adresse, parviennent à déloger les ennemis de toutes les positions qu'ils prennent successivement dans les rochers. M. DE CHAILLON, par cette habile manœuvre, sauve son régiment d'un désastre presque certain.

Au commencement de 1743, M. DE CHAILLON quitte le corps et est remplacé par le comte DE SÉGUR.

Le régiment, rappelé en France, fait partie de l'armée des Alpes.

En 1744, l'armée franchit le Var et se dirige vers le col de Tende en passant par Nice, où le régiment se distingue à la prise de l'un des forts. Elle traverse ensuite le col, et vient mettre le siège devant Demonte. Cette place, située aux sources de la Stura et commandant la route de Coni, est dominée par des hauteurs escarpées à droite et à gauche de la rivière. Le régiment de Ségur fait partie de la fraction de l'armée chargée de s'emparer de ces hauteurs. Les abords de la place, de ce côté, offrent des défenses très puissantes.

Le général espagnol, effrayé des difficultés qui se présentent, assure que Demonte est *imprenable.*

Conti, sûr du courage de ses troupes, lui répond que ce mot n'est pas français. La tranchée est ouverte suivant toutes les règles, et lorsque le prince de Conti est à bonne portée de la place, il fait battre ses murailles la nuit par l'artillerie.

La brèche est reconnue praticable. Aussitôt l'armée, et, au milieu d'elle, le régiment de Ségur se lance intrépidement à l'assaut et s'empare de la place. Plus tard, Ségur contribue à la prise de Château-Dauphin, petite place située aux sources du Pô, puis il rallie l'armée qui s'est dirigée vers Coni, pour en faire le siège.

Là les Piémontais tentent de sauver la place en courant les chances d'une bataille, mais ils sont défaits avec une perte de 5,000 hommes. Malgré ce succès, le siège de Coni est levé et l'armée se retire derrière les Alpes. A ce moment, notre régiment revient en Provence.

Au commencement de l'année 1745, les hostilités sont reprises partout avec vigueur et, au moment où le maréchal de Saxe gagne la brillante victoire de Fontenoy, l'armée de Provence, commandée par M. de Maillebois, franchit les Alpes et descend dans le Montferrat, en suivant les vallées du Tanaro. Une bataille s'engage à Bassignano, où les Autrichiens sont complètement battus.

Après cette victoire, à laquelle le régiment de Ségur a contribué, les villes de Novarre, de Senavale, d'Acqui, de Casal, de Pavie, de Plaisance et de Milan ouvrent leurs portes à nos régiments.

Au mois de décembre, M. le comte DE SÉGUR passe au régiment de Bricqueville et est remplacé par M. le comte DE GENSAC.

Quelques semaines après, le régiment assiste

à la bataille de Plaisance. Nous sommes défaits et les Autrichiens viennent nous barrer la retraite en avant d'Alexandrie. Uue grande partie de l'armée s'ouvre un passage, mais notre régiment, avec le régiment de Lyonnais, est rejeté et renfermé dans Asti.

Les défenses de la place, consistant en un château assez mal fortifié, ne peuvent résister longtemps, et la garnison est obligée de captiuler (8 mars 1746).

Aussitôt après son échange, Gensac vient s'installer derrière les Alpes.

Le 1er janvier 1748, M. le marquis DE VASTAN est promu colonel et vient prendre le commandement du corps.

Au début de la guerre de Sept-Ans, Vastan fait partie de l'armée du Hanovre. Le 24 avril 1757, il occupe Munster, sans résistance, puis, le 24 juillet, il assiste à la bataille d'Hastembeck.

Après la défaite de Crefeld, le régiment de Vastan, ramené sur le Rhin dans les premiers mois, de 1758, entre le 25 juin dans Dusseldorf avec le régiment de Périgord et huit bataillons de l'Electeur palatin. La place est immédiatement investie par les Anglais. Le 29, le gouverneur de la ville pour le compte de l'Autriche signe une capitulation. Les chefs de corps français refusent de l'accepter. Vastan et Périgord sortent de la place en s'ouvrant un passage et rallient la division Chevert qui opère sur le Haut-Rhin. Là, Vastan est cité pour sa belle conduite à l'attaque du Pont-de-Rées, où il charge trois fois et subit des pertes sensibles.

Le 1er août 1759, Vastan assiste à la bataille de Minden où il est écrasé. Le colonel DE VASTAN,

dangereusement blessé à l'épaule, reste entre les mains de l'ennemi.

Hors d'état de tenir la campagne, le régiment s'en va camper en deuxième ligne à Giesen et à Nidda, puis revient en France. Il y retrouve son colonel. M. DE VASTAN, qui s'est fait échanger, heureusement guéri de sa blessure, s'empresse de reformer le régiment.

Celui-ci, entièrement réorganisé, reparaît à l'armée en 1761, pour y être ruiné une deuxième fois. Le 3 octobre, le marquis DE VASTAN est campé au village d'Oelper, sur la rive gauche de l'Ocker, près de Wolfenbuttel, avec 500 hommes de son régiment, 300 chevaux et une pièce de canon. Le prince de Brunswick, conduisant 6 bataillons soutenus par 12 escadrons commandés par le général Lüchner, vient l'y attaquer. M. DE VASTAN oppose la plus vigoureuse résistance; mais, malgré ses efforts, son poste est forcé. Sa cavalerie se débande et l'abandonne. Il résiste jusqu'à la dernière extrémité et se fait tuer avec la moitié de son bataillon. La seconde moitié est prise.

RÉGIMENT DE VEXIN

M. le marquis DE BOUILLÉ, promu colonel le 5 novembre 1761, succède à M. DE VASTAN.

Notre régiment, complètement désorganisé par le combat d'Oelper, ne peut faire la campagne de 1762 et rentre en France.

A ce moment, Bouillé cesse, comme tous les autres régiments de genstilhommes, de porter le nom de son colonel. L'ordonnance du 10 décembre lui fait prendre le titre de Vexin (nom porté par un autre corps réformé en 1749) et l'affecte au *service* des forts et des colonies.

Il va tenir garnison à Guérande, près de l'embouchure de la Loire, puis à Saint-Brieuc, enfin à Lorient.

Au mois de septembre 1765, Vexin s'embarque pour les Antilles et est partagé entre la Martinique et la Guadeloupe.

Au mois de mai 1773, tout le régiment se trouve réuni à Rochefort.

M. DE BOUILLÉ est nommé maréchal de camp et gouverneur de la Martinique en 1777. Il laisse le commandement du corps à M. le comte DE DURAS, nouvellement promu colonel.

Vexin occupe Calais au moment où éclate la guerre des Etats-Unis d'Amérique.

Son rôle consiste à surveiller les petits ports de la côte de la Manche contre les attaques des Anglais.

Entre tous, citons le hardi coup de main accompli par un soldat, gentilhomme du régiment, nommé CHATEAUNEUF DE SAINT-PRIEST.

Le 21 décembre, un détachement d'une quinzaine de soldats, dont CHATEAUNEUF fait partie, reçoit l'ordre de monter sur un smoggler, de prendre la mer et de donner la chasse aux Anglais. Entre Gravelines et Calais, on aperçoit un croiseur armé de 6 canons et de 2 pierriers; DE SAINT-PRIEST, n'écoutant que son courage, décide ses camarades à tenter l'aventure. On s'approche vivement du croiseur, on l'attaque avec vigueur, on monte à l'abordage et l'équipage se rend. Belle capture que DE SAINT-PRIEST est autorisé à conduire à Dunkerque.

Le régiment de Vexin se rend à Caudebec et à Pont-Audemer, puis à Evreux.

Là, M. le comte DE DURAS est nommé brigadier *par décret du 1er mars 1780.*

Vexin est envoyé successivement à Cambrai, à Dunkerque et à Rochefort.

Le 1er janvier 1784, M. le comte DE DURAS est nommé maréchal de camp et abandonne la direction du corps à M. le chevalier DE DAMAS-CRUZ, nouvellement promu.

Vexin quitte Rochefort pour se rendre à Nîmes. De là, il va à Perpignan, puis à Aix, enfin à Marseille en mai 1788.

A Marseille, le régiment est caserné dans les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, et au fort Notre-Dame-de-la-Garde. Pendant son séjour dans cette ville, la Révolution de 1789 éclate. Elle ne produit aucune action fâcheuse sur son état moral. Les officiers et les soldats restent toujours unis autour du drapeau de la France.

Le règlement du 1er janvier 1791, mis à exécution le 1er avril suivant, enlève d'une manière officielle au régiment le nom de Vexin et lui donne le n° 72 provenant de son rang d'ancienneté.

72e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Au mois de septembre 1791, le 2e bataillon de notre régiment quitte Marseille et se rend à Antibes où le 1er bataillon vient le rejoindre.

Le 72e est donc réuni en entier dans cette ville. M. CHAUVET D'ALLONS vient prendre la direction du corps. Son séjour au régiment est de courte durée; le 5 février 1792, il reçoit une commission pour le 27e régiment d'infanterie et est remplacé par M. THEVET DE LESSER.

Peu après, les deux bataillons du régiment sont dirigés sur Besançon. Là, M. THEVET DE LESSER est promu maréchal de camp par décret du 23

mars et laisse le commandement du corps à M. de BAR.

Le mois suivant, la guerre est déclarée à l'Autriche (20 avril). Tous les régiments reçoivent l'ordre de former un bataillon de campagne fort de 812 hommes.

Le 72e forme le sien avec les cadres du 1er bataillon.

C'est le commencement du démembrement du régiment! Dès lors, il devient difficile de suivre ses traces. On le scinde en plusieurs parties qui vont aller opérer sur différents points. Comme conséquence inévitable, son numéro se trouvera à plusieurs armées.

Le 2e bataillon va, au commencement de septembre, renforcer l'armée du Var, commandée par le général Anselme. Le 19 novembre, il se distingue à l'attaque de Sospello, où il marche en tête de la colonne du centre dirigée par le général lui-même. L'année suivante, il passe à l'armée des Pyrénées-Occidentales et se fait remarquer dans l'invasion de l'allée de Roncevaux, au combat des Aldudes.

Le 5 avril 1795, il devient le noyau de la 134e demi-brigade qui, l'année suivante, ira se fondre dans la 70e de nouvelle formation.

Le 1er bataillon, en août et septembre 1792, prend part aux entreprises que Custine tente dans le Palatinat contre le corps d'Estherazy et du prince de Condé.

Au commencement de l'année 1793, il est désigné pour aller rejoindre l'armée du Nord et des Ardennes réunies.

Un détachement fort d'environ 500 hommes, commandé par le chef de bataillon Fouquerolles,

est dirigé sur les armées de l'Ouest au mois de novembre, puis sur la Vendée.

Dans les premiers mois de l'année 1794, ce détachement tient garnison à Mortagne, petite ville située sur une éminence, au milieu du Bocage, et protégée par un ancien château.

Le 23 mars, la garnison, ayant besoin de fourrages, détache 200 hommes pour escorter le convoi. Un parti considérable d'insurgés conduit par Stofflet fond sur le détachement qui n'a pas le temps de prendre des dispositions de défense et le détruit presque complètement.

Deux jours après, le 25, les Vendéens, au nombre de plus de 5,000, investissent Mortagne et commencent l'attaque. Protégée par les retranchements, la garnison repousse pendant toute la journée l'attaque de l'ennemi, mais, vers le soir, elle se trouve réduite aux 2/3 et n'a plus de munitions.

Les officiers rassemblés en conseil de guerre par le commandant Fouquerolles décident l'évacuation de la place. A 2 heures du matin, on se met en marche se dirigeant sur Tiffanges que les insurgés évacuent ; le pont sur la Sèvre étant coupé, on gagne Clisson et l'on emporte de vive force le passage du pont occupé par les Vendéens.

Après vingt-six heures de marche, la colonne, complètement épuisée, arrive aux portes de Nantes, où elle n'obtient des secours qu'avec la plus grande difficulté.

Le 7 et le 8 mai 1793, le 1er bataillon assiste aux combats tentés pour la délivrance de Condé.

Le 23 mai, notre régiment occupe, avec toute l'armée, le camp de Famars. Ce camp, établi pour couvrir la route de France entre Valenciennes et Maubeuge, est attaqué avec la plus grande vigueur

et, malgré une défense énergique, la position n'y est plus tenable.

L'armée part la nuit, dans le plus grand silence, et vient s'appuyer au camp de César, entre Bouchain et Cambrai.

Pendant ce temps, les grenadiers du régiment sont enfermés dans Valenciennes et y restent pendant tout le siège (du 13 avril au 28 juillet).

En juin 1795, après le débarquement des Anglais sur les côtes de Morbihan, le 72e fait partie d'une colonne dirigée sur Vannes.

L'attaque de la presqu'île de Quiberon a lieu; pendant la prise du fort Penthièvre, le bataillon détache des soldats pour servir des pièces de 24 tirant à boulets rouges sur les bâtiments anglais qui inquiètent la marche de l'armée.

Après cette expédition, le 72e revient dans son ancienne garnison à Rennes et y reste jusqu'à sa fusion dans la 70e demi-brigade (germinal an IV-mars 1796).

L'organisation de 1794 avait déjà destiné le 1er bataillon à former le noyau de la 133e demi-brigade, mais cette demi-brigade ne put s'organiser.

Ici se termine l'histoire de l'ancien 72e.

72e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE.

1re formation. — M. Darnaud, colonel.

Depuis le mois de mars 1794, comme conséquence de l'ordonnance du 18 janvier de cette même année, la 72e demi-brigade a été organisée. Elle a été formée à l'armée du Nord, du 2e bataillon du 36e de ligne, du 1er bataillon du *Jura et du 2e* bataillon de la Gironde.

Pendant l'année 1794, elle reste à l'armée du Nord, et prend part à la conquête de la Hollande.

En octobre, novembre et décembre, elle se bat à la gauche de l'armée, et, après la prise de Breda, elle entre avec elle à la Haye et Rotterdam.

Après le traité de Bâle (1795), la 72e est en garnison à Grave. Là, elle subit le contre-coup de l'organisation du 18 nivôse an IV (1er février 1796), qui lui donne le n° 30.

2e formation.

Le corps auquel, par suite de l'ordonnance précitée, échoit le n° 72, est la 199e demi-brigade, ou brigade des Lombards. Cette demi-brigade, organisée entièrement avec des volontaires nationaux, est composée du 1er bataillon des Lombards, formé à Paris le 14 septembre 1792, du 11e bataillon des volontaires de la réserve, et du 16e bataillon de la réserve organisés à la même époque, à Soissons et à Compiègne.

Nos soldats ne tardent pas à se distinguer sur le Rhin.

Le 4 messidor an VII, la 72e demi-brigade soutient un combat sanglant en avant de Khel, où, après une lutte acharnée, elle remporte l'avantage.

Le 8 du même mois, les ennemis se présentent à Offenbourg, en avant d'Altenheim. Le régiment, soutenu par 200 chevaux, est envoyé à leur rencontre ; mais il se trouve en présence de forces bien plus considérables qu'il ne l'a cru d'abord. L'ennemi, fort de 3,000 hommes, tant infanterie que cavalerie, et confiant dans son

nombre, multiplie les attaques sans pouvoir forcer notre ligne. Après un combat violent qui dure sept heures, il nous abandonne le terrain.

Le 22 fructidor (14 septembre), la 72e a à soutenir, dans les Etats de Mayence, un combat sanglant contre les habitants révoltés. Le même jour, elle est désignée pour faire partie du corps de 12,000 hommes chargé de faire une diversion en faveur de Masséna. Elle passe le Rhin à Manheim, et vient bombarder Philipsbourg.

Le 20 prairial an VII (11 juin 1799), 50 grenadiers, choisis dans le 3e bataillon laissé en Batavie, occupent le poste dit du Cimetière, à Dorndrecht, sur le Rhin. Ils sont attaqués, la nuit, par 300 hommes.

Ils se défendent vigoureusement, leur font éprouver de grandes pertes et les obligent à battre en retraite.

Un capitaine (M. Baré) et un lieutenant (M. Lustringer) sont blessés dans cette affaire.

Le 5 fructidor (27 août 1797), les Anglais ont débarqué dans le Nord-Hollande. Le général Brune, chargé de la défense de la Hollande, se hâte de faire marcher vers le Nord toutes les troupes dont il peut disposer.

Le 27 fructidor (1797), une colonne, dont fait partie le 3e bataillon, se bat vigoureusement à Bergen, et contribue à rejeter les Anglo-Russes derrière leurs lignes retranchées du Zyp. « La 72e s'est fort bien conduite, » dit le général Brune dans son rapport au Ministre de la guerre.

A Bergen, 1 capitaine, 1 lieutenant, 4 sous-lieutenants, 23 hommes de troupe ont été plus ou moins dangereusement blessés.

Le capitaine meurt plus tard des suites de ses *blessures (capitaine* Bailac).

Après le combat de Bergen, les deux bataillons de notre régiment restés sur le Rhin reçoivent l'ordre de se diriger, à marches forcées, vers la Batavie.

Le 10 vendémiaire, ils se portent sur la gauche de Bergen et se battent toute la journée. Le chef de brigade MERCIER a les deux cuisses percées d'une balle. On bat en retraite sur Wyk-op-Zee et Monikendam.

Le lendemain, 11 vendémiaire, le 3e bataillon est venu rejoindre les deux premiers et tout le régiment réuni s'installe à Wyk-op-Zee.

Le 14 vendémiaire, les Anglais viennent nous attaquer à Castrikum. Ils sont battus et se décident à la retraite. Le lendemain 16, on les poursuit vigoureusement jusqu'à Bergen et dans leurs lignes du Zup où une grande partie de leurs régiments met bas les armes.

A Castrikum, la 72e perd un lieutenant et un sous-lieutenant.

Sur ces entrefaites, la situation politique des départements de l'Ouest exige une prompte augmentation de forces.

Notre régiment ne tarde pas à être envoyé dans le Calvados. Il passe dans la 14e division militaire sous les ordres du général Gardanne.

Des détachements nombreux fouillent les campagnes environnantes.

Le 2 nivôse an VIII (23 janvier 1800), 400 hommes de la 72e demi-brigade, commandés par M. le général de brigade Moulin, sont cantonnés à Saint-James, sur la route de Fougères à Avranches.

Ils se portent à la rencontre de 1,200 à 1,500 insurgés conduits par Potier de Lescure. Le combat s'engage à la Croix-Avranchin. Après une

action assez chaude, les chouans repoussent nos soldats jusqu'à Saint-James. Le lendemain, le général Moulin, ayant reçu d'Avranches un renfort assez considérable, se dirige vers la commune de Parigny, près Fougères, commune occupée par une bande de mille chouans. L'attaque commence et, après plusieurs décharges, les insurgés prennent la fuite. Nos soldats en font un grand carnage.

Le 4 du même mois (25 janvier), une colonne commandée par M. le général de brigade Milhau et composée du 2e bataillon de la 72e, d'un bataillon de la 24e légère et de 50 hussards du Calvados, a pour mission de fouiller les bois du plateau de Mortagne, dans l'Orne. Elle engage à plusieurs reprises des combats très vifs contre les chouans. Le 5 pluviôse (27 février), une rencontre très sérieuse a lieu à Périgné, près de la Ferté-Macé, dans laquelle les insurgés sont complètement battus.

Dans ces combats où nos soldats ont journellement l'occasion de se distinguer, le sergent HOUET, le caporal DELORME et le grenadier FRANÇOIS sont cités pour leur belle conduite au feu et reçurent plus tard des armes d'honneur.

Bobon, chef des chouans, la terreur des campagnes des environs de Fougères, offre à l'adjudant général Chapuy de se soumettre. Cet officier charge M. le chef de bataillon D'AUBY, commandant le 3e bataillon, de se rendre à la Chapelle-Jausons pour convenir des conditions de la soumission. Aussitôt après son arrivée, le commandant est saisi par plusieurs brigands ; le sergent-major qui l'accompagne veut le défendre, mais *il est tué sur place*. M. D'AUBY, prisonnier, ne

conserve la vie qu'en souscrivant l'engagement de payer 12,000 fr.

Bonaparte va entreprendre son immortelle campagne de 1800.

Au commencement de floréal, la 72e demi-brigade reçoit l'ordre de quitter la Normandie pour se diriger sur Dijon où se réunit en secret une armée de réserve.

« La 72e est une bonne et excellente demi-brigade et on peut regarder cette troupe comme une espèce de réserve », écrit le Premier Consul au général Berthier (Paris, 4 floréal, an VIII, — 24 avril 1800). Eloge flatteur que le régiment justifiera de tous points.

Une fois à Dijon, on l'incorpore dans la division Monnier, brigade Schillt.

Ordre est donné à toute la division de se diriger sur Genève sans faire aucun séjour et même de doubler les étapes aussi souvent que possible.

La 72e passe le grand Saint-Bernard, et arrive juste à temps pour prendre une part glorieuse à la bataille de Marengo (25 prairial, — 14 juin).

Dans la première période de la bataille, notre régiment est dirigé sur Buzana, où se trouve la garde consulaire (au milieu du champ de bataille).

Dans la deuxième période, la 72e se trouve au hameau de Buzana et le défend vigoureusement avec un bataillon de la garde consulaire.

Pendant la troisième phase, après que Bonaparte a opéré son mouvement de conversion rétrograde en pivotant sur sa droite, la 72e se trouve directement engagée à la droite du corps de Lannes. C'est à ce moment qu'elle montre ce qu'on peut attendre de son énergie. Le Premier Consul, impatient de l'arrivée de Desaix, se met un ins-

tant à sa tête. « Nous ne voulons pas que Bonaparte s'expose », s'écrient les soldats, tant est grand l'intérêt que l'armée porte à la conservation de son chef! La 72e se bat avec fureur. Assailli par une cavalerie nombreuse, le 2e bataillon, qui marche en bataille par colonnes de divisions, n'a pas le temps de former le carré. Son brave commandant, M. JEANNIN, quoique blessé, donne à tous l'exemple du sang-froid et de l'énergie. Il ordonne aux pelotons de queue de faire face en arrière et, dans cette formation, résiste victorieusement au choc des escadrons du général Haddick.

Durant toute la journée, la lutte a été terrible; les deux armées, placées à portée de fusil l'une de l'autre, se sont battues pendant quatorze heures.

Les pertes de la 72e sont cruelles : son commandant, le brave chef de brigade MERCIER, qui a si vaillamment conduit sa brigade pendant une grande partie de l'action, a été mortellement blessé et meurt deux jours après.

M. FICATIER, chef de brigade à la suite, prend aussitôt le commandement du régiment

Dans son rapport sur la bataille, M. FICATIER cite, comme s'étant particulièrement distingués : MM. JEANNIN, chef de bataillon; CHAPRON, capitaine; SCHRAPFF, lieutenant; le fourrier BENOIST, le caporal MOULINS et le tambour RADIX.

Après Marengo, l'armée est établie sur de nouvelles bases. La 72e forme avec la 99e la brigade Lesuire de la division Gazan (corps Suchet).

Donner la main à Macdonald, qui opère dans le bassin du Danube, pour marcher conjointement sur la capitale de l'Autriche, tel est, dans son ensemble, le plan laissé par Bonaparte.

Le général Brune ne tarde pas à mettre ce plan à exécution. A la nouvelle de la victoire de Hohenlinden, il prend l'offensive et marche vers le Mincio, que défendent les redoutes de Mozambano et de Volta et le fort de Borghetto.

La division Gazan emporte le moulin de Volta. On tente alors le passage de la rivière. Un pont est jeté devant Pozzolo. La 72e demi-brigade s'y engage malgré le feu des Autrichiens.

Tout le monde rivalise d'ardeur. Le porte-drapeau tombe blessé, en entraînant avec lui le drapeau. Le sergent-major MOREL s'en empare ; il marche en avant et le montre à ses camarades. Ceux-ci le suivent et repoussent les ennemis qui cherchent à leur barrer le passage.

Le caporal BENOIST est un des premiers à franchir le pont. Aussitôt entouré par un grand nombre d'Autrichiens, il se défend avec vigueur, tue plusieurs de ses ennemis et s'esquive en ramenant quelques prisonniers.

Pozzolo est pris et repris deux fois. On s'y bat avec un acharnement incroyable.

Le général Lesuire reçoit l'ordre d'enlever définitivement le village avec la 72e demi-brigade et la 99e. La colonne s'y précipite aux cris de: « Vive la République! vive le Premier Consul! » et emporte la position. Les Autrichiens sont en déroute et laissent quelques pièces de canon au pouvoir de nos soldats. On poursuit les fuyards. Le caporal PERDRIGIER enlève à lui seul une pièce de canon et fait prisonniers l'officier et 17 canonniers. On l'autorise à conduire sa capture au quartier du général de division Gazan.

Le lendemain, le passage de la rivière est de nouveau tenté à Mozambano et réussit.

Pendant ce temps, la brigade Lesuire reste en

observation devant Borghetto ; deux fois elle se précipite sur les redoutes palissadées qui avoisinent le fort et deux fois elle échoue, hésite et est ramenée en arrière. On se dispose à une troisième attaque, quand l'officier qui commande le fort demande à capituler.

Pendant l'attaque de Borghetto, les actes de courage et de dévouement se multiplient.

M. Gravatte, chirurgien, se transporte à la chute du jour sous le fort encore occupé par l'ennemi pour y administrer des secours aux blessés. Sa mission périlleuse terminée, il revient près de ses compagnons d'armes, rapportant sur ses épaules un soldat mourant qu'il a trouvé devant les palissades.

Le fourrier Moulins, avec quelques hommes déterminés, atteint les abatis qui couvrent l'approche du fort. Il s'y embusque avec ses compagnons, dirige son feu sur les canonniers ennemis et contribue ainsi à faire cesser le feu de la défense.

Après le passage du Mincio, le général Brune profite de la déroute des Autrichiens pour marcher vers l'Adige. Il lance le corps Suchet à l'attaque des hauteurs de Parona, près Bussolengo. La 72e demi-brigade prend part à cette attaque.

Le passage du fleuve a lieu le 1er janvier 1801.

Les Autrichiens, après avoir évacué Vérone, se retirent lentement sur Vicence. Brune les y poursuit et consent à signer l'armistice de Trévise.

Après la campagne, la 72e revient dans le Piémont et est cantonnée aux environs d'Alexandrie.

En pluviôse an IX, le 2e bataillon revient en *France ; il assiste* à la pacification de la Vendée.

Les deux autres bataillons (1er et 3e) sont restés en Italie.

Au commencement de l'an XI, tous les deux quittent l'Italie et rentrent en France.

Enfin, le 1er thermidor, le régiment tout entier se trouve réuni à Nancy. Il reste dans cette garnison jusqu'à la fin de l'an XI.

Un arrêté des consuls du 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803) supprime la dénomination de demi-brigade et rétablit celle de régiment.

Notre régiment conserve son numéro 72.

72e Régiment d'infanterie

Le régiment est au camp de Boulogne.

Le 15 août 1804, il assiste à la distribution des aigles; il y reçoit son drapeau en jurant de le garder et de le défendre en toutes circonstances.

A la même époque, l'institution de la Légion d'honneur est mise en vigueur. Les braves auxquels le Premier Consul avait décerné des armes d'honneur sont les premiers décorés de l'ordre.

Au moment de l'entrée en campagne, le 72e reste au camp de Boulogne.

Il fait partie de la 1re division (corps de réserve, sous le commandement du maréchal Brune), chargée de garder les côtes et la flottille de Gravelines à la Somme.

En novembre 1805, un décret impérial, daté de Linz, ordonne la formation de l'armée du Nord sous le commandement du général Michot.

Le 72e est placé dans la 1re brigade (général Clément) de la 1re division (général Collot). Il passe une année entière à Anvers, Flessingue et

les garnisons voisines, toujours commandé par le colonel FICATIER.

Le dépôt rejoignit le corps à Anvers.

L'armée du Nord passa, le 10 septembre 1806, sous le commandement du roi Louis.

Après Austerlitz, la Prusse allait, de concert avec la Russie, entamer une nouvelle lutte contre la France.

Au commencement de la campagne, Napoléon chargea le roi Louis de faire une diversion dans le Nord pendant qu'il tournait l'armée ennemie par le Sud. Par suite de ces ordres, le 72e et le 65e furent envoyés à Wesel où ils arrivèrent le 8 octobre.

On donna le nom de division de Wesel à deux brigades françaises. Le 72e faisait partie de la 2e brigade. Ces troupes étaient soutenues par 2,000 Hollandais avec une batterie de 8 pièces de canon.

Les succès d'Iéna et d'Auerstaedt avaient détruit l'armée prussienne. La division de Wesel, détachée auprès du général Mortier, s'empara de Fulde le 28 octobre et fit capituler Cassel le 1er novembre. Puis l'armée du Nord, agissant de concert avec le maréchal Mortier, s'empara de Hanôvre au nom de l'Empereur et Roi.

Le 9 novembre 1806, l'armée du Nord passa sous le commandement du maréchal Mortier et forma le 3e corps de la Grande Armée.

Le 3e corps eut pour mission, dans la première partie de la campagne, de protéger le flanc gauche de l'armée et d'observer, sur les côtes de la Poméranie suédoise, les mouvements que pourraient tenter les Anglais et les Suédois.

Dans le courant de janvier 1807, le 3e corps

entra dans la Poméranie suédoise et mit le blocus devant Stralsund.

Le 72e était en route pour aller appuyer les opérations des Italiens devant Colberg. C'est dans ce moment que les Suédois attaquèrent à Stralsund le général Grandjean qui se retira sur Stettin. A cette nouvelle, le maréchal Mortier rebroussa chemin avec le 72e de ligne et plusieurs détachements italiens tirés de Colberg.

Les Suédois furent rejetés sur Stralsund et demandèrent bientôt un armistice qui fut accordé.

Le maréchal Mortier resta d'abord sur la Peene avec toutes ses forces, puis les transporta à Stettin et Colberg, en laissant les Hollandais pour surveiller la Poméranie neutralisée.

Campagne de 1807.

Les Russes ayant débarqué au fort de Weichselnuïnde pour menacer le corps de Lefebvre qui bloquait Dantzig, l'Empereur fit relever le corps de Mortier par le maréchal Brune et enjoignit au 3e corps de se rapprocher de Dantzig.

Le 72e partit en avant et arriva le premier au camp du maréchal Lefèvre. Les Russes firent de vains efforts pour débloquer la ville qui capitula le 26 mai 1807. Le 72e passa dans le corps de réserve qui fut formé sous les ordres du maréchal Lannes.

Le 9 juin, à Guttstadt, le 72e prit part comme seutien au combat livré par la cavalerie de Murat.

Le 10, l'Empereur, toujours à la poursuite de l'ennemi, résolut de l'attaquer à Heilsberg pendant que, d'un autre côté, il le tournerait sur l'Alle *et le couperait* de la Prégel. La division Verdier

(72me) prit part à ce combat en manœuvrant sur la droite de Bagration de concert avec les fusiliers de la garde. La lutte fut très vive. Dans la nuit du 10 au 11, le corps de réserve tourna la droite de l'ennemi et lui ferma la route directe de Kœnisberg par Landsberg ; Benningsen quitta la position le 11 au matin.

Ces premiers combats sont relatés dans le 78e bulletin de la Grande Armée. La division Verdier y figure très honorablement.

Le 13 juin, le corps de Lannes se porte à Domnau et ensuite à Georgenau ; on trouve l'ennemi rangé en bataille et barrant la route en avant de Friedland.

Lannes attaqua à 3 heures du matin et se trouva, pendant la première partie de la journée, dans une situation périlleuse.

Il n'avait avec lui que les grenadiers et voltigeurs Oudinot. Malgré une belle résistance, l'ennemi, grâce à la supériorité du nombre, prenait l'avantage, quand arriva la division Verdier, dont faisait partie le 72e.

Le maréchal Lannes la partagea en deux colonne mobiles qu'il porta à droite, à gauche, au centre, partout où le danger l'exigeait.

La lisière du bois de Sortlack et le village de ce nom situé sur l'Alle furent surtout disputés avec fureur. Les Russes finirent par rester maîtres du village : les troupes du général Verdier, de la lisière du bois. Chaque fois que les Russes voulaient pénétrer dans le bois, Lannes faisait sortir à l'improviste une brigade de la division Verdier et les repoussait au loin. Le maréchal prolongea jusqu'à midi cette lutte de 26,000 hommes contre 75,000 et donna ainsi le temps à Napoléon d'arriver.

Il y eut alors un temps d'arrêt dans le combat, puis, sur un signal de l'Empereur, la bataille reprit avec vigueur. Napoléon ayant atteint son but à droite par la destruction des ponts de l'Alle, porta sa gauche en avant sur l'aile droite de l'armée russe privée de tout moyen de retraite et ayant derrière elle une rivière sans ponts.

Pendant cette deuxième partie de la journée, le corps de Lannes, malgré sa terrible lutte du matin, supporta héroïquement l'effort de l'ennemi, qui, repoussé à droite et ne pouvant gagner la route de Kœnigsberg, tenta d'enfoncer le centre.

« Tout fut inutile, dit l'Empereur dans le 79e bulletin ; l'ennemi fut reçu comme on devait l'attendre des braves divisions Oudinot et Verdier. »

La bataille était gagnée à la nuit tombante. L'obscurité permit à une partie de l'armée russe de s'échapper et une colonne parvint à descendre le cours de l'Alle, mais toute l'artillerie demeura entre nos mains.

Le 72e éprouva de grandes pertes à la bataille de Friedland. Nous citerons parmi les tués les capitaines MARIN, LHERMITTE et MOREL ;

Le chef de bataillon FOUQUET, mort le 18 juillet 1807 des blessures reçues le 14 juin ; les capitaines MESLÉ, HUET, GUILLARDOT et TIRLAC, le sous-lieutenant BRINDAM tous morts également des suites de leurs blessures.

Parmi les blessés :

Les capitaines CHAUVELOT et GAILLARD, les lieutenants LESEUR, LEDOS et DUFRESNE, les sergents-majors PATALOT et CHANTELON, le fourrier BAUDOIN.

Après la signature de l'armistice, le 21 juin,

le 72e avec la division Verdier est à Tapiau et aux environs.

Le 8 juillet, la paix était signée.

La division Verdier, par décret daté du camp impérial de Kœnigsberg, reçut 120 aigles d'argent.

Le 72e resta en Allemagne et occupa différentes places du Nord pendant l'hiver de 1807 et l'année 1808. Il continua d'abord à faire partie de la division Verdier qui, avec les grenadiers Oudinot, forma un commandement en quelque sorte exceptionnel, celui de Dantzig, intercalé au sein du second commandement (maréchal Soult).

A la date du 1er octobre 1807, les capitaines LAUNAY, CHENAIS, DUPUIS, le lieutenant LEFORT, le médecin CELIÈRES reçoivent la croix de la Légion d'honneur.

Le 22 octobre 1808, le colonel FICATIER fut nommé général de brigade.

Campagne de 1809.

Au mois d'avril 1809, le 72e (colonel LAFITHE) fait partie de la 3e brigade de la 3e division du 2e corps sous les ordres du maréchal Lannes, duc de Montebello.

Dans la campagne qui va s'ouvrir, le 72e restera digne de sa réputation et inscrira dans ses annales les journées de Thann, d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram.

Le 18 avril 1809, les divisions Saint-Hilaire et Gudin passèrent de la rive gauche sur la rive droite du Danube.

La division Saint-Hilaire formait la queue des colonnes d'infanterie du corps de Davout en marche sur Ratisbonne. Elle fut attaquée, le 19,

par le corps de Hohenzollern qui occupait des bois épais en face de Thann.

Pendant que le 3e et le 57e refoulaient les Autrichiens, les 10e, 72e et 105e étaient rangés en arrière de Thann, prêts à soutenir le combat.

Le général Friant, avec sa division, vint prendre position à gauche de Saint-Hilaire. Le 72e de ligne ne resta pas longtemps en réserve. Il entra bientôt en ligne pour remplacer le 33e et prit part à la période la plus violente du combat. Le régiment déploya le plus grand courage et exécuta des charges à la baïonnette qui contribuèrent à repousser les Autrichiens dans leur tentative pour séparer la division Saint-Hilaire de la division Friant.

Un bataillon du 72e s'empara de quatre pièces de canon tout attelées et de leurs artilleurs.

Dans cette journée, les divisions Saint-Hilaire et Friant soutinrent seules le choc de l'ennemi.

Voici en quels termes le 1er bulletin de l'armée d'Allemagne rend compte de cette journée:

« Le 19, à la pointe du jour, le duc d'Auerstaedt se mit en marche sur deux colonnes. Les divisions Saint-Hilaire et Friant formaient sa gauche. La division Saint-Hilaire, arrivée au village de Geising, y rencontra l'ennemi plus fort en nombre, mais bien inférieur en bravoure.

« Le général Saint-Hilaire, soutenu par le général Friant, enleva la position de l'ennemi et lui fit 600 ou 700 prisonniers. Le 72e se distingua dans cette journée et le 57e soutint son ancienne réputation.... » (Quartier général de Ratisbonne, 24 avril 1809).

Le combat de Thann avait été sanglant surtout pour la division Saint-Hilaire, qui y perdit 1,700 hommes.

La division Friant en eut 300 hors de combat.

Les pertes de l'ennemi furent estimées à près de 6,000 hommes, dont 4,300 à Thann même, où avait combattu notre régiment.

Le 72e de ligne compta parmi ses morts : les sergents-majors DROU, BELPAUME, CHAPÉ, HUÉ; le porte-aigle CHAUVEAU, les sergents DAVIN et LEMAIRE, et 57 caporaux, grenadiers ou soldats.

Nous trouvons parmi les blessés :

Les capitaines LEFIZELIER, METTON, POIRIER, GUILLARD ; les lieutenants MONSIGNY, ROYER ; les sous-lieutenants CHAMBELLAUD, DEVIANNE ; le sergent-major MOREL, le sergent BAUDOIN et un grand nombre de caporaux et de soldats.

Le 22, combat d'Unter-Leuchling soutenu par les deux divisions. La division Saint-Hilaire perd 300 hommes.

Le 23, Napoléon livre bataille à l'archiduc Charles qui a pris position autour d'Eckmül.

La division Saint-Hilaire, toujours sous les ordres du maréchal Davout, fut disposée à la droite de Friant, et chargée d'attaquer de front les villages d'Ober et d'Unter-Leuchling que les Autrichiens occupaient en force. Dès les premiers coups de canon, le 72e prit part à l'action. La division, après avoir vu son mouvement appuyé par un violent feu d'artillerie, s'avance sur Ober et Unter-Leuchling situés tous deux à une portée de fusil. Une mousqueterie des plus meurtrières l'assaille sans l'ébranler. Elle continue à marcher, conduite par son général, le brave Saint-Hilaire, surnommé dans l'armée « le chevalier sans peur et sans reproche ».

Ober-Leuchling est emporté sans coup férir, mais Unter-Leuchling, plus escarpé et barricadé

intérieurement, offre une longue résistance. Il est pris enfin par le 10e léger.

La division Saint-Hilaire, maîtresse des deux villages, dispute ensuite à l'ennemi le plateau boisé qui les domine et, dans cette lutte, soutient les charges redoublées de la cavalerie autrichienne accumulée sur la chaussée de Ratisbonne, charges qui viennent mourir sur nos baïonnettes. Elle combat ainsi, jusqu'à 7 heures du soir, moment où la cavalerie française, venant se heurter contre la cavalerie autrichienne, rend inutiles les derniers efforts de l'ennemi.

Cette victoire, qui valut au chef des divisions Saint-Hilaire et Friant le titre de prince d'Eckmühl, nous coûta 2,500 hommes hors de combat, la plupart appartenant à ces deux divisions.

Au 72e de ligne, le capitaine POLLET fut tué. Parmi les blessés, nous citerons les capitaines MERCIER, BURBAUX, GABORIT ; les lieutenants LEDOS (amputé), BLANC, RAYMOND (nommé capitaine le lendemain de la bataille) ; le sous-lieutenant DELÉCHELLE, le sergent-major GAILLARD, le sergent-major de grenadiers LOMBARD (deux fois blessé), le sergent PERDRIGIER.

Outre les noms que nous venons de citer, le régiment eut près de 200 hommes de troupe mis hors de combat.

A la suite de la bataille d'Eckmühl, l'archiduc Charles se décida à passer le Danube à Ratisbonne, afin de se réfugier en Bohême. La ville de Ratisbonne fut prise d'assaut le 23, et le maréchal Lannes donna l'exemple en plaçant lui-même une échelle pour monter à l'assaut de la porte Straubing.

Cette victoire était la quatrième depuis le commencement de la campagne. Le 72e avait

pris une part glorieuse à tout ces combats. Dans sa lettre de Ratisbonne (25 avril), l'Empereur, s'occupant de la répartition des conscrits, désire, « qu'on prenne en considération les divisions Friant et Saint-Hilaire qui ont le plus souffert jusqu'à présent ».

Le régiment eut sa part dans les récompenses : à la date du 23 avril, le chef de bataillon BARRAS est nommé officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. A la même date sont nommés légionnaires le lieutenant LEMARCHAUD, le lieutenant adjudant-major CHIBOUT, le capitaine TOURE, l'adjudant-major CARTIER. Ce dernier fut quelques jours après blessé de deux coups de baïonnette au passage du Danube.

A la suite des combats de Thann, d'Eckmühl et de Ratisbonne, la route de Vienne par la rive droite du Danube se trouvait libre. Napoléon poussa vivement ses troupes dans cette direction.

La division Saint-Hilaire, qui avait marché d'abord sous les ordres de Davout, fut réunie à la division Oudinot à Ratisbonne.

Ces deux divisions formèrent le 2e corps sous les ordres du maréchal Lannes, ainsi qu'il avait été décidé au mois d'avril, dans les premiers jours de la campagne.

Le 11, l'armée fait son entrée dans Vienne. Le 20, le maréchal Lannes reçut l'ordre de se tenir prêt à passer les ponts jetés sur le Danube à Ebersdorf.

Le 21, première journée d'Essling. Le 72e n'avait pas encore passé les ponts et n'y prit aucune part.

La division Saint-Hilaire (3,000 hommes environ) traversa le fleuve dans la nuit du 21 au 22.

Le Danube subissait une forte crue et le passage fut retardé par suite de réparations au grand pont.

A la pointe du jour, la communication se trouvant rétablie la division Saint-Hilaire (72e), les deux divisions d'Oudinot et d'autres troupes passèrent sur la rive gauche.

Deux villages qui se trouvent, l'un à droite, après avoir franchi le fleuve, l'autre à gauche, devaient servir d'appui aux deux extrémités de la ligne française dans la deuxième journée d'Essling. Lannes fut établi au village de droite (Essling) ; Masséna à celui de gauche (Aspern).

Au commencement de l'action, le 72e régiment de ligne, commandé par le colonel LAFITHE, se trouvait avec la division Saint-Hilaire à gauche d'Essling occupé par le général Boudet. Saint-Hilaire avait entre lui et Aspern, d'abord, les deux divisions Oudinot, puis, plus à gauche, des troupes de cavalerie qui reliaient le corps de Lannes à celui de Masséna.

Lorsque Lannes commença l'attaque, la division Saint-Hilaire marchait la première, rangée en colonnes serrées par régiment.

Après un combat violent, la victoire paraissait assurée quand la rupture des ponts force Napoléon à suspendre le mouvement en avant. Au moment de la retraite, le 72e et les autres régiments de la division Saint-Hilaire, la plus avancée du corps de Lannes, se trouvent pour ainsi dire placés en l'air dans la plaine du Marchfeld inondée de feux. Malgré la mitraille qu'elle reçoit de front et de flanc, la division rétrograde lentement, avec l'aplomb qui convenait à ses vieux régiments et à son chef.

Le général Saint-Hilaire tombe frappé à mort

par un biscaïen. Lannes, accouru pour le remplacer et ramener ses troupes sur un terrain moins exposé, conduit sa ligne à hauteur du fossé qui s'étend d'Essling à Aspern.

Ce fossé servit d'abri momentané au 72e et aux autres troupes d'infanterie qui combattaient avec lui.

La défense de la ligne d'Essling à Aspern fut acharnée, et ce fut dans cette dernière période de la bataille que le duc de Montebello fut lui-même atteint par un boulet qui lui fracassa les deux jambes. Il ne survécut que deux jours à sa blessure.

Malgré ses efforts, l'ennemi ne put atteindre son but qui était de jeter l'armée française dans le Danube. L'archiduc dut s'arrêter devant Aspern et Essling et Napoléon ordonna la retraite dans l'île Lobau. Dans la nuit du 22 au 23 mai, les divisions Oudinot et Saint-Hilaire repassèrent le fleuve en emportant leurs blessés.

Au 72e de ligne, l'adjudant-major LEMARCHAUD et le lieutenant COLLAIS furent tués, ainsi que les sergents VOGENOT, QUARET, PETHELOT et MERLIN. Le régiment perdit également beaucoup de caporaux et de soldats tués sur le champ de bataille.

Parmi les blessés nous citerons :

Les capitaines LAUNAY, CHENAIS et BARJEON ; l'adjudant-major THIBOUT ; les lieutenants LEFORT, DUPONT, MARCE, GAUDRON, MOULIN, CHANTELOU ; les sous-lieutenants FOUGEROLLES et DIDIER ; les sergents-majors BOUILLON, GOUPIL, DENAUBAZ furent aussi mis hors de combat ainsi qu'un grand nombre de sergents, caporaux et soldats.

Après Essling, le général Oudinot prit le com-

mandement du 2e corps. La 3e division passa sous les ordres du général Grandjean.

Le 1er juin 1809 le 2e corps est à Simmering. La légion portugaise est jointe à la division Grandjean.

Le 72e de ligne appartient à la 3e brigade de cette division sous les ordres du général Brun.

Après l'insuccès du 22, l'Empereur résolut de construire des ponts plus solides, permettant de passer sur la rive gauche du Danube en quelques heures. L'île Lobau fut conservée comme première étape du passage.

Le 1er juillet, le 2e corps pénétra dans l'île Lobau et fut suivi par les corps de Masséna et de Davout.

Ce mouvement fut appuyé par un feu continuel dirigé des batteries de l'île Lobau sur Enzersdorf.

Le 4, on fit ouvrir le feu sur Essling comme si l'intention de l'Empereur avait été de passer le fleuve au même endroit que le 21 mai.

Dans la nuit du 4 au 5, 1,500 voltigeurs jetèrent des ponts en face de la Maison-Blanche.

Le corps Oudinot passa en cet endroit le second bras du fleuve.

Le 5, à la pointe du jour, tout était terminé et l'armée française se déployait dans la plaine ayant à sa droite le corps d'armée du général Oudinot.

Le 2e corps prit ensuite position au centre de la ligne, en avançant dans la plaine de Wagram et s'établit au village de Grosshofen faisant face au corps de Hohenzollern. A la nuit tombante, Oudinot marcha sur Baumersdorf, pendant que d'autres corps attaquaient Wagram. Cette attaque fut repoussée.

Le 6, le combat fut repris.

Au signal de l'Empereur, dès que la ligne de feu a dépassé Neusiedel, les troupes du 2e corps s'élancent sur le village de Baumersdorf et refoulent partout l'ennemi.

A midi, la division Tharreau enlève Wagram tandis que la division Frère passe à droite du village.

Le 72e et les régiments de la division Grand-jean suivent ce mouvement.

Partout on repousse l'infanterie autrichienne en l'abordant vivement dès qu'elle essaie de résister.

Ce mouvement du corps Oudinot fut décisif. La bataille, commencée à 4 heures du matin, était terminée à 4 heures de l'après-midi.

Le régiment avait perdu, la veille de la bataille, le chef de bataillon BARRAS, tué le 5 juillet.

Le 6, furent tués le capitaine MARIN, le sergent HOUINE, les grenadiers CHOPIN, EDOUARD, VERPILLOT et beaucoup de fusiliers.

Furent au nombre des blessés : le capitaine THIBOUT, déjà blessé à Essling ; le capitaine LEFORT ; les lieutenants MORIGNY, DUPONT et MOULIN ; le sergent-major de grenadiers LOMBARD, le sergent PETIT-JEAN.

Pendant la durée de l'armistice de Znaim, le général Oudinot s'établit avec son corps dans la plaine de Vienne. Il reçut le bâton de maréchal.

Dans l'ordre du jour, daté du 5 août 1809 (Schœnbrunn), l'Empereur rendit hommage aux efforts de la division GRAND-JEAN et de son corps d'armée.

Il y disait que le succès était dû au maréchal *duc de Rivoli* et au général Oudinot qui avaient

percé le centre de l'ennemi, en même temps que le duc d'Auerstaedt le tournait par sa gauche.

Le 72e eut part aux récompenses.

Furent nommés légionnaires dans le régiment à la date du 7 août 1809 :

Les capitaines Blanc et Raymond, l'adjudant-major Dubé, les lieutenants Chantelon et Perdrigier, le sous-lieutenant Déléchelle.

En décembre 1809, le 72e régiment de ligne est à Braunau avec toute la division.

Le 1er février 1810, il se mit en route et alla occuper Saint-Omer. Il y forma, avec les 19e et 46e de ligne, la division de Saint-Omer sous les ordres du général Legrand.

Campagne de 1812.

Le 24 mai 1811, les quatre premiers bataillons du 72e de ligne furent réunis à Boulogne.

La 10e division, dont faisait partie le 72e, appartenait au corps d'observation de l'Océan, et fut réunie au camp de Boulogne.

Le corps d'observation de l'Océan prit le nom de 3e corps de la Grande Armée et fut commandé par le maréchal Ney.

Le quartier général du maréchal Ney fut établi à Mayence et les divers éléments du 3e corps durent rejoindre dans cette ville.

Le 72e, toujours commandé par le colonel Lafitte, se mit en route et arriva à destination le 15 février 1812.

Outre la division d'infanterie Ledru, dans laquelle servait le 72e, Ney réunit sous ses ordres une autre division, commandée par le général Razout et des troupes wurtembergeoises.

Le 28, commença le mouvement de marche.

Ney remontait à la gauche de l'armée les routes de la vieille Prusse, marchant parallèlement à d'autres colonnes formées par les corps d'Oudinot, de Davout et par la garde.

Le 26 juin, le 72e de ligne et le 24e léger, aidés d'une forte colonne de cavalerie, furent désignés pour faire une reconnaissance sur Ianof.

Le but de cette opération était de savoir ce qui se passait aux environs de Skorach et de bien s'assurer que l'ennemi n'avait aucun pont, aucun établissement sur la rive gauche de la Vilna. Cette reconnaissance, exécutée très rapidement, mais bien conduite, permit au 3e corps de se diriger immédiatement sur Vegengin et de s'établir, le 27, près de Palki, dans la direction de Wilna.

Avant d'aller plus loin, il était nécessaire de s'éclairer avec plus de soin encore que le 26.

En raison de la manière hardie avec laquelle elle avait rempli sa première mission, la colonne formée du 72e de ligne et du 24e léger fut encore envoyée en reconnaissance. Ces troupes s'avancèrent sur Wilkimir et furent bientôt suivies par le corps d'armée tout entier qui, dès le 30, marcha sur Braslof.

Arrivé là, le 15 juillet, le 3e corps y cantonna avec ordre de tenir en respect le camp retranché de Drissa.

Les troupes du maréchal Ney étaient très fatiguées tant par les marches qu'elles avaient dû faire jusqu'au Niemen, que par celles qu'elles avaient faites au delà; de plus, dans les derniers jours de juin, des orages épouvantables avaient inondé le pays et rendu les chemins presque impraticables.

Malgré la rapidité de ses mouvements, et bien

qu'il eût battu Barclay de Tolly à Witepsk et Bagration à Mohilow, l'ennemi lui échappa.

Le 15 août, le 3e corps d'armée était en marche sur Smolensk.

Le 72e se trouvait à Ridzanow.

La division avait eu une affaire, le 14, au passage du Dnieper. Une division russe qui occupait la ville de Krasnoë avait été attaquée et battue par la 10e division du 3e corps. On avait pris aux Russes 9 pièces de canon et fait 1,000 à 1,200 prisonniers.

Le 16 août, l'avant-garde de l'armée eut ordre de marcher sur Smolensk. L'infanterie de Ney se porta en avant avec de la cavalerie. Le 3e corps arriva devant Smolensk et fut établi par Napoléon à la gauche de l'armée vis-à-vis du faubourg de Krasnoë, près du Dnieper. L'armée française formait un vaste demi-cercle autour de la ville. Au centre, en arrière, était la garde.

Le 17, à deux heures de l'après-midi, l'attaque commença sur la gauche.

« Le duc d'Elchingen attaqua la position que l'ennemi avait hors la ville, s'en empara et poursuivit les Russes jusque sur les glacis. » (13e bulletin; Smolensk, le 21 août 1812).

L'attaque de Ney avait été conduite par les 24e, 4e et 72e régiments.

Vers minuit, Barclay de Tolly, vaincu, se retirait sur les hauteurs de la rive opposée, après avoir mis le feu à la ville et détruit les ponts.

Le 18, à l'aube, on enfonça les portes et dans la journée les ponts furent rétablis.

L'attaque fut reprise. Dans la soirée, les Russes cédèrent enfin et s'enfoncèrent dans les ravins situés au Sud de Smolensk.

Le 72e *de ligne* avait brillamment combattu.

Ses pertes furent sensibles. Le capitaine RAYMOND, le lieutenant BONNEFOY, le sous-lieutenant LHERMITTE et beaucoup de soldats furent tués.

Furent blessés : le capitaine BLANC, le lieutenant DESJEORGES (fait capitaine sur le champ de bataille), les lieutenants LEGRETIER et DUBOIS, l'officier payeur COINTOUN.

Restait à connaître la direction dans laquelle se retiraient les Russes.

Le 19, le 3e corps rencontra sur le plateau de Valontina le dernier échelon de l'arrière-garde ennemie. C'était une division de 5 à 6,000 hommes placés sur des hauteurs faciles à défendre.

Ney les fit attaquer par le 4e régiment de ligne et par le 72e. La position fut enlevée et 3 à 400 prisonniers tombèrent entre nos mains. Les fuyards se retirèrent sur un second échelon placé sur les hauteurs de Valontina et bientôt le combat fut soutenu par toute l'arrière-garde russe. Le 3e corps fut renforcé, dans cette seconde période de l'action, par la division Gudin qui y perdit son illustre chef.

Le 72e s'était fait remarquer à Valontina d'une façon spéciale qui lui mérita une mention honorable dans le bulletin de l'armée Il eut à enlever, avec la division Ledru, trois positions successives et n'échoua que devant la troisième.

Il supporta, à la fin de la bataille, avec la division Gudin, la charge de la division russe Konownitsyn, dernier effort de Barclay de Tolly pour enlever le plateau de Valontina que le brave 72e avait aidé à conquérir.

Dans ce combat acharné, le chef du 1er bataillon du 72e, le commandant BERTHET, fut tué *ainsi que le* lieutenant ROYER. L'adjudant-major

HÉRARD fut blessé ; nos pertes en hommes de troupe furent sensibles.

La poursuite continua sur Moscou avec des escarmouches continuelles.

Le 19 août, le capitaine MOULIN, du 72e, légionnaire depuis le combat de Valontina, fit 8 prisonniers russes en attaquant une colonne serrée.

Le 7 septembre eut lieu la bataille de la Moscowa.

A droite de Borodino se présentaient deux monticules. Le premier, surmonté d'une vaste redoute, fut attaqué principalement par les divisions Morand et Gudin (corps de Davout). Le deuxième, surmonté de deux flèches hérissées d'artillerie et d'une troisième placée en retour vers le ravin de Semenoffskoïé, fut attaqué de front par les troupes de Ney (divisions Ledru (72e) et Razout (Wurtembergeois, etc.), tandis que le maréchal Davout attaquait la position de flanc.

Ney enleva la flèche de droite avec le 24e léger et le 72e de ligne, tandis que la division Razout se portait sur la flèche de gauche. Ces positions furent conservées par le 3e corps pendant toute la journée, même lorsque la grande redoute placée à notre gauche fut reprise par les Russes. Le régiment, formé en carré sur les positions conquises, repoussa plusieurs charges de la cavalerie ennemie. Il eut aussi à lutter corps à corps contre l'infanterie russe soutenue par une artillerie formidable.

À la fin de la journée, notre armée formait une ligne brisée enveloppant dans son angle de feu l'armée russe décimée. Le 3e corps était presqu'au centre à gauche de Davout.

A cette sanglante bataille, les pertes du régiment furent considérables.

Les capitaines BLANDIN, CHIBOUT, BOULARD et FOUGEROLLES furent tués, ainsi que les lieutenants FLOREY, BAUGY, LÉCU et DESSAUBAZ et les sous-lieutenants GUEYSSEN et LELEUN.

Nous citerons parmi les blessés :

Les chefs de bataillon GABORIT (amputé), METTON et CARTIER, les capitaines CHABRON, DIDIER et DESJEORGES, le lieutenant BRUNET, le sous-lieutenant DE BRUIN, le sergent-major BOUILLON.

Le 9, le 3e corps soutint un combat contre l'arrière-garde russe à Mojaïsk.

Dès le 15, l'incendie de Moscou commença et dura quatorze jours. Kutuzoff, après avoir tourné autour de la ville, établit son camp à Taroutino, sur la route du Sud.

Pendant l'incendie, le 72e, caserné derrière l'hôpital, apporta son concours à l'œuvre commune et disputa aux flammes une partie de la ville.

Le 7 octobre, M. DIDIER, capitaine, déjà blessé à la Moscowa, soutint, avec un détachement du régiment, un combat qui mérite d'être rapporté.

Cet officier se trouvait, le 7 octobre, chargé de la garde d'un pont, quand il fut attaqué par un régiment de cavalerie russe.

Malgré son infériorité numérique, il se défendit longtemps et ne se décida à la retraite que lorsqu'il vit se réunir aux cavaliers ennemis environ 400 paysans armés.

Il exécuta sa retraite de la façon la plus avantageuse, profitant des diverses positions qui se trouvèrent successivement sur son chemin, notamment d'un four à chaux d'où il fit plusieurs sorties meurtrières.

La rencontre d'un renfort lui permit enfin de reprendre l'offensive et le brave officier revint au poste qu'il avait momentanément abandonné.

Le 19, l'armée sort de la ville. Le corps du prince Eugène marche le premier; celui de Davout, le deuxième; celui de Ney, le troisième. La garde impériale ferme la marche. Le 22, Ney se dirige sur Gorki. Il doit se faire voir aux avant-postes russes, se montrer vers Podolsk et faire croire à un mouvement dans cette direction.

Cette opération donne lieu à plusieurs escarmouches auxquelles prit part le 72e de ligne.

Nous devons citer le lieutenant DEROZEVILLE, qui fut blessé de deux coups de lance dans la même journée.

Le 23, Ney passa de la vieille route de Kalouga sur la nouvelle et exécuta une marche forcée sur Forminskoïé.

Le 27 octobre, à la suite du combat de Malo-Iaroslarvetz, auquel le 3e corps n'assista pas, l'armée se remit en marche sur Mojaïsk. Ney marchait derrière Murat et la garde, Davout fermait la marche.

Le 3 novembre, un combat fut soutenu à Wiasma par le prince Eugène, Davoust et le maréchal Ney.

Les divisions Razout et Ledru (72e de ligne), réduites déjà à 6,000 hommes, contribuèrent à la belle retraite par échelons qui fut lentement exécutée devant un ennemi très supérieur en nombre.

A partir de ce combat, le 3e corps (Ney) remplaça le 1er dans le rôle de l'arrière-garde, et ce fut à ce poste périlleux, sous le commandement de l'illustre maréchal, que notre régiment fit toute *la retraite.*

On marchait sur Smolensk et chaque jour le 3e corps soutenait des combats opiniâtres, protégeant les derrières de l'armée, et, sans artillerie comme sans cavalerie, parvenant à arrêter les Russes.

A Dorogobouge, les divisions Ledru et Razout défendirent la ville pendant deux jours pour permettre à l'armée de se reposer un instant dans Smolensk.

Le 14, on commença à évacuer Smolensk afin de passer au plus vite la Bérézina dont deux armées russes menaçaient de nous fermer le passage.

Le corps de Ney, alors réduit à 5,000 hommes, resta en arrière, à Smolensk, afin d'en faire sauter les murailles.

Aux divisions Ledru et Razout avait été jointe momentanément la division Ricard.

L'armée fut attaquée à Krasnoë, alors que le maréchal Ney était encore à Smolensk. Elle parvint à se dégager, mais ne put, malgré les efforts de Davout, maintenir sa liaison avec le 3e corps, son arrière-garde.

Ney, parti de Smolensk le 18, se trouvait ainsi réduit à ses trois divisions et coupé du reste de l'armée par le gros de l'armée russe qui lui barrait le passage en avant de Krasnöe. Le maréchal n'hésite pas et attaque avec fureur.

Dans ce combat sans espoir, le régiment perd : les lieutenants DANSERMONT et RISBOIS, tués : le sous-lieutenant BARBIER, grièvement blessé et fait prisonnier.

Parmi les blessés, le chef de bataillon CHABRON, les adjudants-majors DUBÉ et COINTOUN, le capitaine FATALOT, les lieutenants LEGRETIER, GOUPIL, PERDRIGIER et BRINCART.

De plus, un grand nombre de soldats sont mis hors de combat. Mais la disproportion des forces est trop grande ; malgré des efforts héroïques, nos soldats ne peuvent réussir à percer.

Ney, sommé de se rendre, prend une résolution suprême. Il attend la nuit, et se dérobant à l'ennemi dans les ténèbres, rebrousse chemin vers Smolensk, dans l'espoir de passer le Dniéper au-dessous de cette ville ; on arrive ainsi au bord du fleuve, heureusement gelé. Tout ce qui restait des divisions Ledru et Razout réussit à passer sur la rive droite.

Le 19 novembre, le Dniéper franchi, Ney marchait rapidement à sa gauche sur Orcha poursuivi par des nuées de Cosaques.

Le 20, les deux divisions Ledru et Razout eurent à soutenir une attaque très vive de la cavalerie de Platow. Elles se formèrent en carrés et les Cosaques ne purent rompre les lignes formées par les restes de quelques régiments.

On atteignit enfin Orcha, et Ney y retrouva l'armée. Le 3e corps, si miraculeusement échappé à l'ennemi, était réduit à 1,200 hommes environ.

Le 27 novembre, ce qui restait du 4e corps, du 3e (divisions Razout et Ledru) du 5e, du 8e, passa la Bérézina.

Chaque régiment ne comptait guère plus de 2 ou 300 hommes, persistant à se tenir avec leurs officiers, autour des aigles.

Le 3 décembre, le maréchal Ney prit sous son commandement supérieur le 2e corps, alors commandé par le général Maison, et le corps bavarois du général de Wrède. Avec ces troupes en partie décimées et les restes des divisions Ledru et Razout, il continua à soutenir la retraite.

Le 9 décembre, l'armée arriva à Wilna. Tous

les débris des corps étaient mélangés. Le 1er, le 2e, le 3e (Ney) le 4e et le 9e avaient achevé de se dissoudre sous l'action d'un froid toujours croissant et d'une marche sans repos.

On ne put séjourner longtemps à Wilna. Le 3e corps qui fermait la marche était serré de près par les Russes. Les troupes de Ney durent encore une fois sauver l'armée, et là encore, le 72e se comporta d'une manière brillante.

Il fit le coup de fusil dans les rues et contribua à retarder l'entrée des Russes dans la ville.

La retraite continuait sur Kowno.

Le 3e corps y séjourna les 11 et 12 décembre. Le maréchal Ney en sortit avec quelques centaines d'hommes et rejoignit ce qui restait de l'armée à Kœnigsberg.

Les débris de l'armée y trouvèrent un moment de répit sous la protection de la division Heudelet, une des quatre d'Augereau, laquelle n'avait pas dépassé la vieille Prusse.

Mais à la suite de la défection des Prussiens, l'armée dut renoncer à la ligne du Niémen. Ney forma encore l'arrière-garde des bandes éparses qui se retiraient sur Braunberg, Elbing et Thorn. Les places de la Vistule furent indiquées comme point de ralliement.

1,500 hommes dans le 3e corps et un nombre proportionné dans les autres s'y trouvèrent bientôt réunis.

Le 72e cantonna à Thorn.

Murat ne put tenir sur la Vistule et se retira sur Posen. Il abandonna bientôt le commandement de l'armée au prince Eugène, et ce dernier fit refluer sur les places de l'Oder les débris de nos anciens corps.

Telle fut, pour le 72e, l'expédition de 1812 ;

engagé dans toutes les grandes batailles de cette campagne, placé au poste d'honneur pendant la retraite, il reste constamment digne de lui-même. et c'est avec une juste fierté qu'il peut l'inscrire dans ses annales.

Campagne de 1813.

L'armée française fut reformée en 1813 avec les cohortes de la garde nationale organisées dans le courant de 1812 et avec 350,000 conscrits répartis dans les cadres.

Les survivants de la Grande Armée furent placés dans les 1ers bataillons des vieux régiments.

Ces 1ers bataillons restèrent d'abord seuls en Allemagne, pour garder les lignes de l'Oder et de l'Elbe.

Les cadres des autres bataillons de chaque régiment furent renvoyés en France pour y chercher les renforts, les organiser et revenir ensuite avec eux reformer les anciens régiments.

Par décret daté de Trianon (12 mars 1813), la Grande Armée est définitivement constituée.

Le 2e corps est composé des 4e, 5e et 6e divisions de la Grande Armée.

Le duc de Bellune est désigné pour commander le 2e corps.

Au 15 avril, le 72e régiment de ligne a ses bataillons disséminés dans les trois divisions du 2e corps.

Au moment de cette réorganisation. nous voyons le colonel Lafithe nommé général de brigade, le 9 mars 1813.

Il fut remplacé par le colonel Barthélemy.

vieux soldat des guerres de la République et de l'Empire.

Pendant la première période des hostilités, le 2e corps remplit surtout un rôle d'observation.

L'armistice de Pleswitz fut signé le 3 juin 1813 ; on hâta aussitôt la réorganisation du 2e corps.

A l'époque du 22 juillet, les bataillons présents au 2e corps reforment les anciens régiments sous les ordres du duc de Bellune (4e, 5e et 6e divisions de l'armée).

La 5e division est commandée par le général Dufour et comprend deux brigades.

Le 46e et le 72e de ligne forment la 2e brigade, commandée par le prince de Reuss.

Napoléon avait fait de Dresde le centre de ses opérations.

Le 2e corps occupait, au 10 août, le défilé de Zittau, en Lusace, au pied des montagnes de Bohême.

Le 17, l'armée de Silésie reprit les hostilités, avant la fin de l'armistice.

Le 19, le 2e corps fut attaqué par Sacken et se replia à la nuit, sur Thomaswalde.

Le 20, le 2e corps soutint un combat à Thomaswalde et se retira, en combattant à Buntzlau où il détruisit les ponts.

A la suite des opérations exécutées depuis la rupture de l'armistice, Napoléon avait définitivement repoussé Blücher quand l'armée de Bohême parut non loin de Dresde.

Napoléon se concentra rapidement autour de cette ville et livra aux coalisés la bataille du 27 août.

Le 72e ne put prendre part à la victoire.

Napoléon avait confié au général Vandamme

le soin d'occuper Pirna et de s'établir à cheval sur la chaussée de Peterswalde. Il lui adjoignit pour cette opération la brigade du prince Reuss (72e).

Après la victoire de Dresde, Vandamme avait reçu l'ordre d'occuper Kulm pour inquiéter la retraite de l'armée ennemie, puis de se reporter entre Tettschen et Auwig. On devait ainsi occuper la route de Prague à laquelle Napoléon attachait le plus haut prix.

Le 29, Vandamme attaqua entre Hollendorf et Peterswalde, près de Kulm, l'arrière-garde russe.

La brigade de Reuss, alors tête de colonne, fit aux Russes 800 prisonniers ; ses deux régiments se comportèrent brillamment.

L'attaque fut secondée par la division Corbineau.

Les Russes, continuant leur retraite, prirent position en arrière de Priesten. Il était 11 heures. La brigade de Reuss les suivit et les força à abandonner ce village, en se portant sur leurs lignes, entre Priesten et le bois de Geiesberg. Fatiguée par le combat du matin, elle trouva là une résistance opiniâtre et finit par être repoussée, après une lutte très vive et une charge du régiment des gardes d'Ismaïlow.

A la fin de la journée, Vandamme conservait Kulm et l'armée russe Priesten.

Nos pertes avaient été sensibles. Le général prince de Reuss, qui commandait la brigade, avait été tué par un boulet.

L'effectif des trois bataillons du 72e de ligne, de 1,820 hommes le matin de l'action, était réduit à 1,210 le 30, au début de la deuxième journée de Kulm.

Dans la nuit du 29 au 30, on prit de nouvelles positions. Les 6 bataillons de la brigade de Reuss furent mis en seconde ligne de la brigade Guyot au centre, en avant de Kulm, vis-à-vis de Priesten.

Vers 10 heures du matin, la bataille déjà engagée, la soudaine apparition du corps prussien de Kleist, sur les derrières de notre ligne, força Vandamme à lui opposer une partie de ses troupes.

Ce général, assailli de front par près de 100,000 hommes, se trouvait attaqué sur ses derrières par 30,000 autres. La brigade Guyot et la brigade Reuss (46e et 72e de ligne) durent parer à ce nouveau danger. Toutes deux se replièrent, se formèrent en colonnes serrées et se précipitèrent sur les Prussiens.

Il y eut alors une lutte terrible, acharnée, dans laquelle le 72e joua un grand rôle. Le capitaine MOULIN, de ce régiment, se distingua particulièrement.

Il prit aux Prussiens deux pièces de canon et un obusier qu'il fit conduire au parc de l'artillerie française.

Par suite de cette attaque furieuse, la première ligne prussienne fut rompue.

Mais nos régiments ne purent être secondés à temps par les autres troupes, pressées de tous côtés par l'ennemi.

La seconde ligne prussienne résista.

Les Russes attaquèrent vivement près de Schanda et cette attaque mit le désordre dans les équipages placés derrière Kulm.

La brigade de Reuss, accablée par le nombre, *se jeta dans* les bois avec les restes de la brigade

Guyot, après avoir perdu beaucoup de monde en tués et blessés et plus encore en prisonniers.

Le sergent-major JOANNÈS et beaucoup de soldats furent tués.

Nous citerons, parmi les blessés, le commandant METTON, amputé à la suite de ses blessures ; le commandant CARTIER, les capitaines BRUGNIN et MOULIN, le lieutenant ROY, le sous-lieutenant GUYBERT. L'élève de Saint-Cyr CANEAU, blessé et fait prisonnier, s'évada quelques jours après de Prague, où on l'avait conduit, et rejoignit le régiment.

L'effectif du corps, de 1,210 hommes le 30, était réduit, le 31, à 610.

A la suite du combat de Kulm, la brigade de Reuss fut enlevée au 1er corps et replacée dans le 2e. On avait pu la reformer malgré ses pertes. Beaucoup de soldats avaient échappé à l'ennemi en se retirant isolément, à travers les montagnes boisées, où il était impossible de les poursuivre.

Le corps du maréchal Victor fit partie, pendant le mois de septembre, des troupes laissées autour de Dresde.

A la suite des défaites de ses lieutenants, Napoléon avait résolu d'évacuer Dresde et de se concentrer autour de Leipzig, pour y livrer bataille avec toutes ses forces réunies.

Les différents corps furent successivement dirigés sur cette ville. Le 2e corps y arriva dans les premiers jours d'octobre. Les deux régiments composant la 2e brigade de la 5e division (2e corps) étaient réduit chacun à un bataillon, le 1er, dans lequel on avait versé les soldats des 2e et 4e bataillons.

Le 16, le corps de Victor occupa le village de

Wachau, à droite de Liebert-Wolkowitz, et au centre du champ de bataille.

Il lutta victorieusement contre les efforts du prince Eugène de Wurtemberg et du général Kleist, et rejeta leurs troupes en dehors de Wachau, chaque fois qu'elles tentèrent de pénétrer dans le village.

Celui-ci, pris et repris cinq fois, ne présentait plus, à midi, qu'un monceau de ruines et de cadavres. Ce fut sur les points de Wachau et de Liebert-Wolkowitz que Napoléon résolut de prendre définitivement l'offensive

Les troupes de Victor, renforcées de deux divisions de la jeune garde, débouchèrent du village qu'elles venaient de défendre si glorieusement, et refoulèrent le prince de Wurtemberg au-delà du vallon qui s'étend vers la bergerie d'Avenhayn près de Gulden-Gossa.

Les régiments de Victor reçoivent, par un feu terrible, une charge de cuirassiers russes accourus pour dégager le prince de Wurtemberg, puis soutenue par la formidable artillerie de Drouot, la division Dubreton se détache à la droite de Victor et emporte la bergerie à la baïonnette.

Toutefois, malgré ce succès et d'autres obtenus sur notre gauche par Maison et Macdonald, la bataille n'était pas encore décidée. Une dernière attaque de Maison sur Gulden-Gossa fut interrompue par la nuit.

La bataille était finie et nous gardions nos positions, mais nous n'avions pu réussir à rejeter Schwartzemberg et Blücher (bataille de Meckern) assez loin l'un de l'autre, pour les empêcher de se réunir.

Le 18, la bataille recommença malgré une *immense* disproportion de forces. Le corps de

Victor se signala dans cette journée comme dans celle du 16. Le 72e combattit à Probstheyda, à l'angle saillant de notre position. Il repoussa à la baïonnette, avec les restes de sa division, les attaques réitérées du prince de Schwartzemberg.

Le corps de Victor, puissamment soutenu par l'artillerie de Drouot, parvint à garder ses positions, et le prince de Schwartzemberg cessant ses attaques, convertit le combat en une longue canonnade.

La bataille, bien que compromise, n'était pas encore perdue, quand la défection des Saxons vint rendre le courage de nos braves soldats inutile. La retraite était devenue inévitable. Toute la nuit du 18 au 19, l'armée défila pour quitter Leipzig. Le corps de Victor partit un des premiers, et ne prit pas part à la bataille qui se livra le lendemain, à l'arrière-garde, dans les faubourgs.

Le régiment, déjà si réduit après Kulm, fit de grandes pertes à Leipzig.

Le capitaine adjudant-major DUBÉ, le capitaine JUMELET, le porte-aigle BONNET, furent tués, ainsi qu'un grand nombre de sous-officiers, caporaux et soldats. Le porte-aigle BONNET fut remplacé par le sous-lieutenant HECQUET, qui avait été lui-même blessé dans les derniers combats.

L'armée française marcha sur Mayence ; le 2e corps (72e de ligne) marchait en tête avec le corps de Macdonald. Le 30 octobre, les Bavarois essaient de nous couper la retraite à Hanau. Le 72e prend une part glorieuse à cette journée : dernière faveur de la fortune, qui nous permit de ramener en France les débris de Leipzig.

Les soldats du 72ᵉ sont déployés en tirailleurs avec toute l'infanterie de Victor sous les ordres du général Dubreton.

A un signal, ces tirailleurs se lancent à travers la forêt de Hanau et parviennent à gagner le flanc de l'ennemi.

On pousse ainsi les Bavarois dans l'intérieur des bois dont on traverse la plus grande partie à leur suite en tiraillant toujours sur leur flanc.

L'action si brillamment engagée par le 2ᵉ corps est heureusement continuée par la garde et l'artillerie de Drouot. L'armée française fait subir à l'ennemi une perte de 10,000 hommes et n'en perd que 3,000.

Le 1ᵉʳ novembre, le 2ᵉ corps repassait le Rhin à Mayence.

Il quitta bientôt cette ville pour se rallier à Oppenheim.

Campagne de 1814 et de 1815.

Dès le mois de janvier, les maréchaux Victor, Marmont et Ney, voyant qu'ils ne pouvaient défendre seuls la ligne des Vosges, se mirent en retraite sur Saint-Dizier.

Le 2ᵉ corps passa par Epinal, Chaumont, et vint enfin prendre position sur la Marne, ayant déjà perdu par la fatigue plus de 2,000 hommes.

Le 25, l'Empereur arriva à Châlons et les opérations commencèrent par un coup de vive force sur Saint-Dizier que l'ennemi avait occupé. Le corps de Victor fut chargé de l'en chasser, ce qui fut exécuté avec une grande vigueur.

Le général Duchesne quitta le commandement *de la 3ᵉ division* (72ᵉ de ligne) pour prendre

celui de la 1re. Il fut remplacé, le 31 janvier, par le général Dufour.

Le 1er février eut lieu la bataille de la Rothière. La division Dufour (72e de ligne), appuyée à l'Aube, à Dienville, supporta avec un rare courage le feu d'une partie du corps de Giulay qui avait passé la rivière.

L'ennemi tirait par-dessus l'Aube avec son artillerie. Le 72e et les autres régiments de la division répondirent par un feu non moins meurtrier. Le régiment subit des pertes sensibles dans les combats de Brienne et de la Rothière.

On doit citer le lieutenant Mayeur qui, envoyé seul en reconnaissance, fut blessé et rapporta néanmoins des renseignements fort utiles.

L'ennemi s'étant divisé, Napoléon se jeta à la poursuite de Blücher qui marchait à la tête des corps prussiens dans la vallée de la Marne.

Notre régiment resta sur la Seine avec les corps qui défendirent pied à pied le terrain contre Schwartzemberg, pendant que Napoléon gagnait les glorieuses batailles de Champaubert, Montmirail, de Chateau-Thierry et Vauchamps.

Le 13, Wittgenstein et de Wrède passèrent la Seine à Bray et le maréchal Victor se retirait sur Nangis. Il vint s'établir derrière la petite rivière d'Yères

Le 17, l'Empereur, de retour sur la Seine, reprenait l'offensive. Le maréchal Victor formait l'avant-garde ayant à son centre les divisions Dufour et la Hamelinaye.

On se dirigea rapidement sur Montereau par Mormant et Nangis.

Le général Gérard prit le commandement du 2e *corps*.

Le 18 février, le régiment avait brillamment combattu à Montereau.

Le 4 mars, le 2e corps, après avoir soutenu le combat de 8 heures du matin à 11 heures du soir, pour donner à l'armée le temps d'évacuer Troyes, se replia derrière la Seine en continuant à combattre.

Le 2e corps continua à former l'arrière-garde jusqu'à Provins, où il arriva le 9.

Le 14, le 2e corps, posté à Port-sur-Seine, eut un engagement heureux et força l'ennemi à se replier sur Saint-Ferréol.

Le 20 mars, tandis que Napoléon livrait la bataille d'Arcis-sur-Aube, le 2e corps arrivait à Conflans.

Le 23, il est à Sommepuis où il attaque les Russes qui sont refoulés sur Humbeauville.

Le 25, a lieu le passage de la Marne à Saint-Dizier ; le 26 mars, combat heureux contre le corps de Witznigerode. Le 2e corps prend, le même jour, position à Perthes devant Saint-Dizier.

A la nouvelle de l'arrivée des alliés sous les murs de Paris, le 2e corps marcha vers cette ville.

Lorsque Napoléon se jeta pour la seconde fois à la poursuite de Blücher qui lui échappa à Soissons et qu'il atteignit, à Craonne, puis à Laon, les 2e et 4e bataillons du 72e, venant du Nord, rallièrent l'armée française. C'est ainsi qu'une partie du 72e de ligne put prendre part à la bataille de Laon.

Ces bataillons firent également partie des forces qui arrivèrent assez à temps sous les murs de Paris pour prendre part à sa défense. Cette fraction du 72e subit des pertes importantes dans la bataille qui eut lieu sous les murs de la capitale.

Nous eûmes un grand nombre de soldats mis hors de combat. Les capitaines RICHARD et FOURNIER furent tués.

Après l'abdication, on s'occupa de répartir l'armée que l'Empereur avait concentrée autour de Fontainebleau.

Le 2e corps fut envoyé à Nevers et à Cosne. Le 12 mai 1814, une ordonnance royale fixa à 90 le nombre des régiments de ligne et à 15 celui des régiments légers.

Les 30 premiers régiments de ligne conservèrent seuls leurs numéros.

Le 72e devint 66e de ligne le 11 août 1814.

Le colonel BARTHELÉMY commanda le régiment jusqu'au 14 octobre 1814.

Il fut remplacé par le colonel NICOLLE.

Le 66e redevint 72e de ligne au retour de l'Ile d'Elbe.

Napoléon désigna notre régiment, alors commandé par le colonel THIBAULT, pour faire partie du 2e corps, qui avait pour chef le général Reille et qui se réunissait à Valenciennes.

Le 14 juin, le 2e corps marcha sur Marchiennes pour s'emparer du passage de la Sambre.

Le 72e était placé dans la 6e division commandée par le prince Jérôme Napoléon.

Le 15 juin, le corps de Reille eut plusieurs engagements avec l'ennemi. Il fit trois cents prisonniers aux Prussiens, et la division Jérôme prit une grande part à ce succès pendant le combat qu'elle livra à l'entrée du bois de Montigny.

Cette division combattit avec une grande énergie aux Quatre-Bras le 16 juin, le jour même de la bataille de Ligny.

Le 72e contribua dans cette journée au mou-

vement de la division Bachelu qui menaçait la grande chaussée de Namur à Bruxelles. Au moment où le 108e, qui faisait partie de cette division, arrêtait un retour offensif des Anglais, en se précipitant sur eux, les soldats du 72e, qui étaient placés immédiatement à la droite du 108e, appuyèrent ce mouvement par une charge à la baïonnette.

Les Anglais furent ramenés à leur point de départ.

Dans ce même combat des Quatre-Bras, le sous-lieutenant Chapuzot, du 72e de ligne, aidé de trois soldats de sa compagnie, enleva sous le feu de deux batteries ennemies un caisson de munitions attelé de deux chevaux. Ce caisson fut amené au parc d'artillerie de la division. Le sous-lieutenant Chapuzot reçut deux blessures pendant l'action.

A Waterloo (18 juin), le corps de Reille occupait la gauche de l'armée française devant Hougoumont.

La division Jérôme était placée à la gauche des divisions Foy et Bachelu. Ce fut elle qui commença la lutte. Le 72e combattait toute la journée autour du parc et du château auxquels étaient appuyée l'aile droite de l'armée anglaise.

Il contribua d'abord à la prise du bois de Hougoumont et prit part à la lutte acharnée qui suivit.

Le corps de Reille fut entraîné dans le désastre de notre armée ; lorsque les Prussiens eurent enfoncé le centre de l'aile droite, il aida à protéger la retraite.

Le 3 juillet, une convention fut conclue en vertu de laquelle l'armée devait se retirer derrière la Loire.

L'armée fut licenciée en septembre.

En 1818, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr constituait l'infanterie sous la forme de 86 légions départementales.

Le 72e contribua à former la légion de la Somme. L'ordonnance du 23 octobre 1820 rétablit la dénomination de régiment.

L'ordonnance du 27 février 1825 fixa le nombre des régiments d'infanterie de ligne à 64.

Ici se termine la première partie de l'historique des régiments qui ont porté successivement dans l'armée le no 72.

Le 72e ne reparut dans les cadres que vingt cinq ans plus tard. Il devait prouver que ce numéro, revêtu des gloires de l'ancien 72e, saurait se rendre digne de son passé.

DEUXIÈME PARTIE

De 1840 à 1887.

L'ordonnance royale du 29 septembre 1840 créa huit nouveaux régiments d'infanterie, numérotés de 68 à 75. Le nouveau régiment qui devait porter le n° 72 reçut son organisation à Nantes.

M. de SAINCRIC, colonel, s'y trouvait déjà avec l'état-major du nouveau régiment.

Le corps reçut de six régiments d'infanterie de ligne (2e, 13e, 21e, 25e, 45e, 60e de ligne) le nombre d'officiers et d'hommes de troupe nécessaire à son organisation.

Ces différents détachements arrivèrent à Nantes du 18 au 27 novembre 1840.

Le régiment, ainsi constitué, tenait garnison à Nantes et avait des détachements dans les villes voisines de Saint-Nazaire, de Paimbœuf, du Croisic et d'Ancenis.

Peu après, M. le lieutenant-colonel NANTIL fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Au mois de septembre, le colonel et un détachement de 19 sous-officiers et soldats se rendirent à Compiègne pour y recevoir des mains du roi le drapeau destiné au 72e. Le même jour paraissait la nomination de M. le capitaine TARDIF *au grade de* chevalier de la Légion d'honneur.

A la fin de 1841, le régiment va tenir garnison à Bordeaux.

M. DE LA VERGNE, capitaine, recevait peu après une médaille d'honneur, récompense de son dévouement dans un incendie à Nantes.

Le 24 avril 1842, M. le capitaine DÉBARRAU recevait la croix de chevalier.

Peu après, le lieutenant-colonel LÉON fut promu officier et le capitaine PARTY créé chevalier de la Légion d'honneur.

Le 3 mai 1843, le régiment reçut l'ordre d'aller occuper les garnisons des Pyrénées.

Vers le 18 juin 1843, des complications surgirent au sujet de cette partie de notre frontière du côté de Roncevaux. Le 72e dut faire une démonstration.

La fête du roi (14 mai 1844) amena deux nouvelles décorations au 72e. MM. MARFAUX et BEUARD, capitaines, furent créés chevaliers.

Cependant, la guerre civile en Navarre obligea le régiment à fournir des troupes pour surveiller la frontière dont le lieutenant-colonel LÉON était nommé commandant supérieur.

Le 4 novembre, M. de SAINCRIC était admis à la pension de retraite et recevait la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Le 9 décembre, M. d'ANGELL de KLEINFELD, nommé colonel du 72e, venait prendre le commandement du régiment.

Au mois de mai 1845, M. le capitaine adjudant-major AUGER et M. le capitaine TOURREAU furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le 15 juillet, un ordre ministériel prescrivait l'envoi de deux bataillons du 72e au camp de la Gironde, dans le but de présenter le régiment à Son Altesse Royale le duc d'Aumale, comman-

dant supérieur du camp, avec le nouvel habillement et le nouvel équipement.

Ces deux bataillons arrivèrent au camp le 6 et le 7 août.

Le 72e eut la plus grande part aux récompenses qui furent accordées à l'issue du camp par Son Altesse Royale le duc d'Aumale :

M. le major MAISSUER fut nommé officier de la Légion d'honneur.

MM. O' FARREL, capitaine adjudant-major ; CALVUPACH, lieutenant, et MARCHELLI, sergent-major, furent nommés chevaliers du même ordre.

Le régiment était de retour depuis cinq mois à peine quand il reçut l'ordre de venir à Paris.

Le 3e bataillon, à Orléans, eut à lutter contre les inondations du Loiret ; les fusiliers KEMORIAL et POU, qui s'étaient particulièrement distingués, reçurent au mois d'avril des médailles d'honneur en récompense.

Le 21 avril, M. HERSON, capitaine, et JANVRIN, sergent, étaient décorés.

Un peu plus tard, le 28 septembre, le roi passa la revue de départ du régiment et, à cette occasion, MM. DE LA FÈRE, chef de bataillon ; BUFFET et TOUGOURDEAU, capitaines; GENET, lieutenant, et BICHE, sergent, furent créés chevaliers.

Les 5 et 6 octobre, les diverses fractions du régiment à Paris et à Orléans se mirent en route pour Saintes et, au commencement de l'année 1848, le régiment occupait les garnisons de Saintes, Rochefort, île d'Oléron, Blaye, Limoges, avec les différents forts voisins de ces places.

Le 26 février 1848, un navire des États-Unis, le *Richmond*, venait se briser et se perdre sur les rochers de Lapeyroche, cote d'Oléron. *Le lieutenant* FAVELLA, le sergent PICOT, les

voltigeurs SUNIAN, COUMES et FILLOLS sauvèrent le capitaine au péril de leur vie.

La même année, plusieurs fractions du régiment vinrent tenir garnison à Limoges.

Au commencement de 1849, le régiment occupait de nouveau Saintes avec détachements à Angoulême, Rochefort, La Rochelle et Périgueux.

En novembre, il alla tenir garnison à Angers et Saumur.

Le 1er bataillon se rendit à Tours. Dans le courant de l'année, les capitaines MARJOLET, BONIN et LEFOL avaient été nommés chevaliers dans l'ordre national de la Légion d'honneur. Dans le mois de mars 1850, de nouveaux ordres prescrivirent au 72e de ligne de se rendre à Paris par la voie ferrée.

Le colonel D'ANGELL DE KLEINFELD ayant été nommé général de brigade par décret du 12 juillet 1850, le lieutenant-colonel QUILICO, du 41e regiment de ligne, le remplaça au corps par décret du 22 même mois.

Dans le courant de l'année, les capitaines RICHER, SELLIER et MAYONNE avaient reçu la croix. Le 22 juin, une nouvelle promotion nomma chevaliers de la Légion d'honneur les capitaines PIED et MACARY, le chef de musique BLANKEMANN et le sergent-major vaguemestre CAILLARD.

Depuis le commencement de 1851, le régiment tenait garnison à Saint-Cloud.

Le 1er décembre, à 11 h. 1/2 du soir, le régiment reçut l'ordre de prendre les armes et d'opérer sa jonction sur la place de la Concorde avec le reste de la 1re brigade de la 1re division de l'armée de Paris commandée par le général de Cotte.

Le 72e fut caserné au théâtre du Cirque. Dès le 3 au matin, une grande agitation s'étant produite dans les faubourgs, on reçut l'ordre de marcher.

Le 72e se rendit sur le boulevard Bonne-Nouvelle qu'il occupa avec ordre de dissiper les rassemblements et d'interdire la circulation à partir du théâtre du Gymnase.

A 6 heures du soir, il rentrait au Cirque. Le 4, à 12 h. 1/2, la marche du régiment se fit entendre. Le 72e prit part, ce jour-là, au mouvement combiné des deux divisions Carrelet et Levasseur.

A peine arrivé sur le boulevard Bonne-Nouvelle, il eut à essuyer une assez vive fusillade partie des fenêtres de droite. Quatre compagnies, sous les ordres du capitaine Pied, s'engagèrent dans la rue du Sentier et enlevèrent une barricade élevée dans la rue du Petit-Carreau.

Pendant ce temps, le reste de la colonne du 72e attaquait les barricades de la rue Saint-Denis.

On marchait par le flanc des deux côtés de la rue, en éprouvant des pertes sensibles. Le colonel Quilico est blessé et le lieutenant-colonel Loubeau tombe mortellement atteint. Le sergent-major Portal reçoit une balle en pleine poitrine. La rue est jonchée de morts et de blessés.

Le commandant Lassalle prend alors la direction du régiment, qui se lance au pas de course sur la barricade. Soudain, apparaît de l'autre côté un bataillon du 15e léger qui vient de la prendre à revers.

Le régiment se retire.

De son côté, le capitaine Pied n'avait réussi *qu'au prix de* grands sacrifices et avec l'aide

d'un bataillon du 15e léger. Le sous-lieutenant PICARD fut blessé mortellement dans cette attaque. Le colonel QUILICOT reçut la croix de commandeur. Peu après, furent nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur : le sergent-major PORTAL, les grenadiers RICARDEAU et DUVERCHER, le capitaine LACOUR, le sous-lieutenant PICARD, le sergent FRANCESCHI.

Le 17 janvier 1852, le sous-lieutenant DESBUTTES, les grenadiers BONHOMME et PAILLARD, le fusilier THIBAUDEAU furent faits chevaliers.

Le 72e reçut également onze médailles militaires en mars et avril.

Dans le mois d'août, le capitaine DE TOURREAU est nommé officier de la Légion d'honneur.

Sont nommés chevaliers : MM. les capitaines BOUDET et LAFOSSE, le lieutenant RADEZ, le tambour-major HENCLIN.

Dans le mois d'octobre, le régiment quitta Paris pour se rendre à Lyon.

Le dépôt l'y avait précédé peu de temps avant. Dans le mois de décembre, le capitaine MIGODIN fut décoré, et le sergent GOUPAUT reçut la médaille militaire.

Dans le mois de septembre de cette année, le colonel QUILICO fut nommé commandant de la place de Mont-Louis.

M. LE ROUXEAU-ROSENCOAT, lieutenant-colonel au 11e régiment de ligne, fut nommé colonel du 72e.

Dans l'année, les capitaines BARBAT et BESSE avaient été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le sergent LOUSSEAU, le grenadier GRIESMANN,

le voltigeur CHAMBAULT, avaient reçu la médaille militaire.

Le 1er mai 1854, une dépêche ministérielle prescrivit l'organisation du 72e sur le pied des régiments d'infanterie employés en Algérie.

Il fut dirigé d'abord sur Marseille par les bateaux à vapeur du Rhone et le chemin de fer, et de là se rendit à Toulon.

Le 7 juin, l'état-major et les trois bataillons de guerre s'embarquaient à bord du vaisseau *le Napoléon*. Le débarquement eut lieu à Mers-el-Kébir.

Le régiment, après avoir traversé Oran, se rendit, le 1er et le 3e bataillons à Sidi-bel-Abbès, le 2e bataillon à Mascara. Plusieurs détachements furent fournis et allèrent occuper Sidi-Brahim, Daya, Sidi-bel-Abbès, etc.

Le régiment ne fit partie, pendant son séjour en Afrique, d'aucune expédition de combat. Il prit part en revanche à de nombreux travaux d'utilité publique, et servit ainsi la grande colonie française.

Le sergent-major PRÊTRE et le sergent SURJUS furent, en 1857, mis à l'ordre du régiment pour avoir, au péril de leur vie, sauvé trois hommes qui se noyaient dans l'Isser. Tous deux reçurent du Ministre de la guerre une médaille d'honneur.

Pendant ces années d'Afrique, le régiment reçut plusieurs décorations :

Les capitaines CHARIOT, GAUTHIER, François BELLOC, LAVIEVILLE, MASNOU, FURION, FAYET, le lieutenant PATRIGEON furent faits chevaliers de la Légion d'honneur.

Les sergents-majors COUTREAU, CANION, SAIÈRE et PACHEU; les sergents COUCHEZ, THIÉBAULT,

HILLON, HÉNOT, LIMONAIRE, CASAUAVE, PUJOL, CHENAIL, SOST et SARTRE; le fourrier MIRASSON, le chef armurier MORELLE, le sapeur MICHINAULT et le musicien BLANKMANN reçurent la médaille militaire.

Le colonel LE ROUXEAU-ROSENCOAT fut fait commandeur de la Légion d'honneur au mois de février 1856.

Le 24 décembre 1858, il était nommé général de brigade et remplacé au 72e par M. CASTEX, lieutenant-colonel au 3e régiment de tirailleurs algériens.

C'est sous le commandement du colonel CASTEX que le régiment allait partir pour l'Italie et reparaître d'une façon glorieuse sur les champs de bataille.

Campagne d'Italie.

2e Corps.

Le 18 avril 1859, une dépêche télégraphique rappelait le régiment avec son matériel de campagne et le désignait pour faire partie de l'armée des Alpes.

Le 72e se mit en route pour Oran et reçut dans cette ville l'ordre de s'embarquer pour Gênes. La plus grande partie du régiment prit place à bord de l'*Albatros* et du *Cafarelli*.

Le débarquement eut lieu le 7 mai. Un détachement, formé par la fraction du 72e laissée en France, partit de Draguignan et rejoignit le régiment le 12 mai, près de Tessavolo.

L'état-major du 2e bataillon et les dernières compagnies restées à Oran s'embarquèrent pour Gênes à bord du *Brandon*, le 11 mai.

Ce navire fut forcé par la mauvaise mer de relâcher à Toulon, le 15 mai ; il repartit le lendemain. Les troupes débarquèrent le 17 mai à Gênes et se mirent en route le 19 pour rejoindre le régiment à Castel-Nova-Serivia. Le 22, tout le 72e était désormais réuni. Il faisait partie de la 1re brigade (général Gault) de la 2e division (général Espinasse) du 2e corps d'armée.

C'est à Nova-Serivia qu'on apprit la nouvelle du combat de Montebello.

Le 2e corps partit pour Voghera et, de là pour Mez-Zalino et Valenza. Il passa le Pô le 30 mai et arriva à Casale par une pluie torrentielle.

On partit le 31 pour Vercelli, et de là, on put entendre le canon qui tonnait sur notre droite. On passa la Sésia pour aller camper en avant de Borgho-Vercelli.

Le 1er juin, le 2e corps bivouaqua autour de Novare ; l'Empereur venait d'y arriver.

Le 2 juin, le 2e corps suit la ligne du chemin de fer de Novare à Milan ; il est partagé en plusieurs colonnes qui toutes s'avancent sur Trécate. Mais le village a été évacué et la 1re brigade y entre par un orage des plus violents. On craint une attaque contre le village et toutes les dispositions sont prises pour la défense. Dans la nuit du 2 au 3, le Tessin est passé à Turbigo par la garde impériale.

Le 3, le 3e bataillon du 72e, avec deux pièces d'artillerie, va faire une reconnaissance au-delà du village de Sozzago que les Autrichiens ont abandonné quelques heures avant. A 1 heure de l'après-midi, le 2e corps quitta Trécate. En sortant de Galliate, on entend le canon sur la rive gauche du Tessin. Passage du Tessin sur un pont *de bateaux* ; rencontre de l'Empereur qui revient

de Turbigo. Le 2e corps traverse Turbigo. A quelque distance au delà du village, les sacs sont posés à terre, les deux bataillons sont formés en colonne et on se porte en avant en évitant de marcher sur la route. L'ennemi que l'on pensait rencontrer s'est retiré. Le 2e corps revient et va occuper les hauteurs en avant de Turbigo.

Le 4 juin, vers 10 heures du matin, le 2e corps prit son ordre de bataille en colonnes serrées par regiment, le 72e à la gauche de la ligne avec ses 2e et 3e bataillons. Le 1er avait été destiné à l'escorte d'un convoi très important dirigé sur Buffalora. Le 2e corps marcha dans cet ordre sur Marcallo où l'on savait trouver l'ennemi ; mais on le croyait moins nombreux qu'il ne l'était réellement, car, dans cette journée, la garde et le 2e corps luttèrent contre 85.000 Autrichiens. Les régiments furent déployés en colonnes par bataillons serrés en masse, les deux bataillons du 72e tendant toujours à converger sur la gauche de Marcallo. Le général Espinasse, voyant qu'il avait affaire à des troupes bien plus nombreuses qu'il ne le pensait, fit, avant de se porter sur Magenta, comme le lui prescrivaient ses ordres, occuper le village de Marcallo par le 72e ; puis, vers 2 heures, le général Gault donna l'ordre au colonel de se porter en avant avec ses 2 bataillons Mais alors que le régiment avait rejoint le 71e qui était déjà en marche sur Magenta, le général Gault fit rentrer de nouveau le 72e à Marcallo. Le 3e bataillon en repartit ensuite pour escorter des voitures d'artillerie.

Le 2e bataillon, commandé par le colonel, et chargé de la défense du village, eut à repousser successivement plusieurs corps autrichiens qui, en opérant leur retraite sur Magenta, s'efforcè-

rent de reprendre Marcallo ; ils n'y réussirent pas et perdirent du monde, surtout beaucoup de prisonniers, environ 600, que leur fit le régiment dans deux sorties qu'ordonna le colonel.

Le nombre des prisonniers eût pu être plus considérable encore ; mais, ignorant ce qui se passait du côté de Magenta, le colonel ne voulut pas pousser trop loin ses sorties, de peur de compromettre la place où étaient réunies, en nombre considérable, des pièces, des voitures d'artillerie, de munitions et d'ambulance.

Le 3e bataillon, escortant les voitures d'artillerie, reçut l'ordre de rejoindre le plus promptement possible le 71e, et de marcher avec lui sur Magenta. Le bataillon quitta ses sacs et prit le pas de course ; mais, quelque diligence qu'il put faire, le 71e avait trop d'avance,

Ce régiment aborda l'ennemi avant l'arrivée du bataillon, qui ne fut que fort peu engagé et eut seulement quelques hommes blessés. Jusqu'à 10 heures du soir, moment vers lequel fut tiré le dernier coup de canon, il resta en position devant l'ennemi, soutenant une ligne de tirailleurs du 11e bataillon de chasseurs à pied. Seulement alors, l'ennemi se décida à la retraite. Dès la pointe du jour, le 3e bataillon fit sa jonction avec le colonel et le 2e bataillon à Marcallo.

Les pertes du 72e dans la journée du 4 juin n'ont pas été considérables et cependant le régiment fut engagé plusieurs fois ; il ne put malheureusement être appelé à la partie la plus glorieuse de la journée, à la prise de Magenta.

En revanche, il a puissamment contribué à celle de Marcallo et surtout à sa conservation. Il a donc ainsi rendu de grands services, car si ce

village avait été repris, comme tentèrent de le faire bien des fois les Autrichiens, le sort de cette bataille, si glorieuse pour nous, eût été certainement compromis.

Le lendemain 5 juin, le colonel CASTEX, qui avait réuni sous son commandement à Marcallo des détachements très forts de divers régiments du 2e corps, reçut l'ordre d'escorter jusqu'à Buffalora 1,100 prisonniers et un matériel considérable.

Près de Buffalora, un escadron de uhlans qui, sans s'en douter, s'était jeté dans nos rangs, fut fait prisonnier.

Le 1er bataillon du 72e qui, le 4 juin, avait amené un convoi à Buffalora, fit sa jonction avec le régiment. La mission du colonel étant terminée, le 72e rejoignit le 2e corps à Magenta.

Le 72e fit partie des troupes qui entrèrent à Milan avec l'Empereur.

Le 8 juin, le 2e corps quitta Milan et marcha sur Melegnano en passant par Peschiera.

Il prit part au combat qui eut lieu ce jour-là. Les Autrichiens continuèrent à battre en retraite, poursuivis par l'armée française.

Le 22, le régiment est à Castiglione. Le 23, le 1er bataillon du 72e exécute une reconnaissance.

Le lendemain eut lieu la bataille de Solferino.

Les rapports du colonel CASTEX rendent compte du rôle glorieux que joua le régiment dans cette journée ; en voici des extraits :

« Le 72e, formant la gauche de la brigade, alla, vers 4 h. 1/2 du matin, occuper sa position en avant et sur la droite de Grole.

» Notre ligne de bataille n'était pas complètement *établie* que déjà le canon du maréchal

Baraguey-d'Hilliers, se faisant entendre vers Grôle, annonçait le commencement de l'affaire.

» Le 72e attendait impatient et l'arme au pied le moment de prendre part à l'action, lorsque le feu des tirailleurs et un immense hurrah annoncèrent une charge de la cavalerie autrichienne.

» Aussitôt, avec un calme qui fait le plus grand honneur à une jeune troupe, les bataillons se formèrent en carrés à mon commandement et résistèrent à cette charge sans être entamés.

» M. le capitaine adjudant-major DE FIERVILLE fut blessé d'un coup de sabre à la nuque et M. le lieutenant CODET d'un coup de feu à la jambe droite. Ici, je ne dois pas passer sous silence la conduite de M. le capitaine LAZUTTES, des voltigeurs du 3e bataillon. Cet officier, qui commandait les flanqueurs de gauche, s'apercevant qu'il allait être chargé par la cavalerie ennemie, rallia ses tirailleurs en carrés échelonnés et, par un feu dirigé avec intelligence et sang-froid, mit une vingtaine de cavaliers hors de combat.

» Le moment était venu de compléter le succès du 1er corps. Par un changement de front oblique, l'aile droite en avant, la 2e division dut se rapprocher des hauteurs de Solferino.

» Le régiment continue sa marche dans un ordre parfait et bientôt il se trouve exposé à un feu des plus vifs. Grâce au sang-froid intelligent des officiers et des sous-officiers qui contiennent leur troupe, les trois bataillons arrivent, sous une pluie de projectiles, à hauteur des fermes Malpeti et Andreoti, l'arme sur l'épaule, sans tirer un coup de fusil.

» Pendant cette marche, les tirailleurs, exposés au feu le plus vif, font des pertes considérables;

un feu nourri, dirigé sur la compagnie de grenadiers du 1er bataillon et partant de la ferme de Corti-Maltopiali, compromet cette compagnie.

» M. le capitaine DE CASABIANCA n'hésite pas à s'emparer de cette ferme ; il y pénètre à la baïonnette et fait 11 prisonniers.

» Il devenait urgent de répondre au feu des hauteurs de gauche, qui était des plus intenses.

» Le régiment se forma à gauche en bataille, présentant ainsi à l'ennemi deux bataillons immédiatement engagés et un autre de soutien.

» C'est alors qu'a commencé cette lutte héroïque qui n'a pas duré moins de deux heures.

» Malgré ses pertes nombreuses, le régiment, diminué de six compagnies en tirailleurs, s'élance avec intrépidité à l'assaut des hauteurs.

» Deux fois il s'en empare, deux fois il est contraint de se replier sous une grêle de balles et de mitraille ; enfin, pour la troisième fois, il se rallie; le drapeau se porte en avant ; l'officier qui le porte, M. FORNIER-DUPLAU, est tué avec 5 sous-officiers, caporaux et soldats de sa garde ; le sergent CASEUAVE, saisit le drapeau, et le régiment, par un sublime effort, s'élance de nouveau sur la position qui devient sa conquête définitive.

» Dans cette journée, qui restera inscrite dans les annales du corps, le 72e perdit 25 officiers, dont 5 tués, et 626 sous-officiers et soldats, dont 98 tués. »

Le colonel CASTEX signalait le sergent-major CALENDINI qui, le premier, avait atteint le sommet du mamelon au troisième retour offensif, le sergent RENAUD, le fusilier HAMAUD, intrépides soldats et adroits tireurs, les voltigeurs PONSON et BAREILLE ; MM. BAZIN, médecin-major, BER-

TRAND et LATIL, médecins aides-majors, étaient également cités avec éloge.

Le régiment fit de grandes pertes à Solferino.

MM. MENESSIER, chef de bataillon; LAJOUX, capitaine; FORNIER-DUPLAN, sous-lieutenant porte-drapeau; LESEBLE et GRASLEPOIX, sous-lieutenants, furent tués.

Nous citerons parmi les blessés : le capitaine JUIN, mort des suites de ses blessures ; le chef de bataillon Krien ; les capitaines adjudants-majors DESHORTIES, FOLLIOT DE FIERVILLE ; les capitaines MAGANZA, MÉNAGE, HERVÉ, LAZUTTES, FAYET, PUYO, CHASLERY et VIVENOT ; les lieutenants BIROT, CODET, LAPIERRE, GUÉRIN ; les sous-lieutenants TUILIER, DOMBROWSKI, BESSIÈRES DE LA JONQUIÈRES et TOURNEUR.

Une lettre du général Decaen, commandant la 2e division, apprit au colonel CASTEX, le 12 juillet, que l'Empereur l'avait promu au grade de commandeur. Le général Decaen ajoutait :

« Je suis heureux de vous transmettre ce témoignage de satisfaction de l'Empereur pour vos bons services et pour la part brillante que votre régiment et vous avez prise à la bataille de Solferino. »

Le régiment campe, le 25 juin, sur la position qu'il a enlevée à Solferino.

Le 1er juillet, le régiment passe le Mincio à Mozzambano et campe sur les hauteurs de Santa-Lucia, où il séjourne jusqu'au 15 juillet.

C'est là que le 72e apprit la nouvelle de l'armistice et des préliminaires de paix.

Il se dirigea le 30 sur Milan et, dès le 31, les deux premiers bataillons prirent le chemin de fer pour être transportés jusqu'à Suze.

Le 3e bataillon, qui ne devait pas assister à l'entrée à Paris le 14 août, resta à Milan.

Le 2 août, les deux premiers bataillons firent l'ascencion du Mont-Cenis et campèrent au bord du lac de l'hospice.

Ils passèrent ensuite par Lanslebourg, Modane, Saint-Jean-de-Maurienne ; enfin, dans la nuit du 5 au 6 août, ils prirent le chemin de fer qui les amena à Paris.

L'Empereur entra à Paris le 14 août à la tête de l'armée d'Italie. Les deux bataillons du 72e prirent part à cette entrée triomphale et défilèrent à leur place de bataille.

Le 17, le régiment reçut l'ordre d'aller tenir garnison à Blois.

Le 2e bataillon partit le premier et sur toute la route fut accueilli par les acclamations enthousiastes des populations. Le 1er bataillon et l'état-major furent également l'objet de véritables ovations. Le 29, les deux bataillons étaient réunis à Blois. Le 3e bataillon, ayant à sa tête le commandant Lochner, quitta Milan le 3 août. Il passa par Turin où on l'accueillit avec de vives marques de sympathie et gagna ensuite Saint-Jean de Maurienne, pour rentrer en France. Il se dirigea sur Tours par ét pes, en passant par Lyon et Nevers. Il arriva à Tours, sa garnison, le 11 septembre.

Voici la liste des récompenses que reçut le régiment pendant et depuis la campagne d'Italie:

Le colonel Castex reçut la croix de commandeur. Ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

MM. Krien, chef de bataillon; Charlery, capitaine; Dubroca, sergent (Décret du 5 juin 1859).

MM. MAGANZA, FOLLIOT DE FIERVILLE, DE CASABIANCA, HERVÉ, PUYOT, BIROT, JUIN, capitaines;

MM. GUÉRINI et LAPIERRE, lieutenants (Décret du 25 juin 1859);

M. URVOY DE PORTZAMPARC, capitaine (7 août); MM. MÉNAGE, capitaine, et ROYLIER, caporal (13 août); MM. CAMPISTROUS, lieutenant; STAUP, capitaine; BAZIN, médecin-major (8 décembre et 28 décembre 1859).

La médaille militaire fut donnée à 48 sous-officiers, caporaux et soldats du régiments.

Au commencement de l'année 1860, trois nouvelles médailles furent données aux grenadiers BRUNET et CASANOVA et au fusilier CANAC. Ces trois soldats, grièvement blessés à Solferino, avaient subi depuis l'amputation.

Le 30 mars, S. M. Victor Emmanuel, roi de Sardaigne, accorda la croix d'officier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare au colonel CASTEX.

Les capitaines HOCHSTETTER et LAZUTTES furent faits chevaliers du même ordre.

Les commandants KRIEN et VICHERY, le capitaine MAGANZA furent créés chevaliers de l'ordre militaire de Savoie.

23 officiers, 94 sous-officiers, caporaux et soldats reçurent la médaille de la Valeur militaire.

Dans le courant de l'année, le capitaine DROX et le lieutenant FRIGOT furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le régiment reçut encore vingt-et-une médailles militaires.

1861. Séjour au camp de Châlons depuis le mois de mai jusqu'au 15 septembre

Le camp levé, le régiment reçut l'ordre de

partir pour Paris. Il devait faire partie de la 1re brigade (général Neigre) de la 1re division (général Forey) du 1er corps d'armée (maréchal Magnan).

Le 27 novembre, le 72e fut une perte cruelle : le colonel CASTEX succomba à une longue maladie. Il fut enterré dans le cimetière de Romainville. Un monument élevé par les officiers de son régiment marque la place de sa tombe.

M. BARTEL, lieutenant-colonel du 1er voltigeurs de la garde, fut nommé colonel du 72e.

1862. Le régiment quitta les forts de Rosny et de Noisy pour aller tenir garnison à la caserne du Prince-Eugène.

1863. Le régiment fut divisé par suite du classement triennal.

L'état-major, les 2e et 3e bataillons vinrent tenir garnison au fort d'Ivry (Seine), tandis que le 1er bataillon se rendait à Troyes.

Le dépôt était à Dreux.

1864. La garnison de Périgeux fut assignée au 72e qui quitta Paris dans le courant de septembre.

1867. Les deux premiers bataillons sont envoyés à Pau. Le 3e bataillon et le dépôt restent à Périgueux. Le séjour à Pau fut de peu de durée et nous trouvons, à la fin de mai, les trois bataillons du 72e réunis à Toulouse, garnison définitive.

Au mois de juillet 1868, les trois bataillons actifs se rendirent au camp de Lannemezan placé sous les ordres de M. le général de Lorencez.

Le 27 du même mois, le 72e était de retour à Toulouse.

Dans le mois de juillet 1869, une grève des ouvriers mineurs de Carmeaux (Tarn) nécessita un envoi de troupes à Albi. Trois compagnies

du 72e partirent sous les ordres du commandant Chaudezon et allèrent occuper Carmeaux.

Voici les décorations obtenues par le régiment depuis 1861.

1861. Sont nommés chevaliers :

MM. les capitaines VIVENOT, SAVARD et MONTI.

Le régiment reçoit sept médailles militaires.

1863. Croix d'officier : M. le commandant VICHERY. Croix de chevalier : MM. les capitaines PLOUEVEG et PAOLI, le sergent CASENAVE.

Cinq médailles militaires.

Le régiment reçoit de plus une médaille d'argent de 1re classe, décernée par le Ministre de l'intérieur à M. le sous lieutenant CALENDINI qui a sauvé, en courant de grands dangers, une femme et deux enfants dans un incendie à Belleville, le 26 octobre 1862.

1864. Croix de chevalier: MM. les capitaines AILLERY et JEÀNG, le lieutenant CAININ et le chef de musique VIE.

Dix médailles militaires.

Cette même année, une médaille d'argent de 2e classe fut donnée par le Ministre de l'intérieur au grenadier HERPIN, pour avoir sauvé un enfant de 13 ans qui se noyait dans la Seine.

1865. Croix de chevalier : MM. le chef de bataillon TRUCHY et le capitaine VIGNEAUD.

Quatre médailles militaires.

1866. Croix de chevalier : M. le capitaine BAGNE et le sergent COUCHE.

Cinq médailles militaires.

Deux médailles d'honneur sont données aux fusiliers MÉDAN et QUILLON pour avoir sauvé deux personnes dans un incendie.

1867. Par décret du 6 mars, M. le colonel

BARTEL est nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Sont promus chevaliers la même année :

MM. les capitaines MONTALTI et CARON.

Trois médailles militaires.

1868. Croix de chevalier : MM. les capitaines DECAZE et TOURNEUR.

Quatre médailles militaires.

1869. Croix de chevalier : MM. le major MAIGNIEU et le lieutenant CASAUBON.

Trois médailles militaires.

Campagne de 1870-1871.

Dès la déclaration de guerre, les colonels d'infanterie reçurent l'ordre de former leurs trois bataillons actifs avec tous les hommes disponibles et de se tenir prêts à partir.

Lors de la réunion à Toulouse des réserves et des contingents de la Haute-Garonne, il y eut un moment de désordre dans lequel le 72e conserva une véritable attitude militaire.

Le sergent SIMONIN se fit particulièrement remarquer par son calme et son énergie et fut mis à l'ordre de la subdivision.

Le régiment désigné pour faire partie du 7e corps, sous les ordres du général Douay, forma avec le 52e de ligne la 1re brigade (général Bordas) de la 3e division (général Dumont). Les mouvements commencèrent le 1er août. Le régiment fut dirigé par les voies rapides sur Lyon et s'installa au camp de Sathonay jusqu'au 12 août.

L'ordre fut alors donné à la division de se

porter sur Belfort. Deux trains y amenèrent le 72e.

Le 15 août, dans la matinée, la division reçut l'ordre de monter aux Perches.

Le régiment est ensuite dirigé sur Reims où se rallient les différents régiments de la division.

La 3e division, ainsi réunie, rejoint la 1re division du 7e corps dans la plaine de Courcelles.

Dès le matin du 23, le régiment part de Reims avec la 3e division.

Arrivé à Prosne à 5 h. 1/2, le régiment envoie le 1er bataillon en grand'garde, en avant du 52e d'infanterie qui est en première ligne.

Une compagnie est envoyée en grand'garde pour couvrir le flanc droit.

Le lendemain, à 6 heures du matin, la division se remet en marche avec la seconde brigade en tête et se dirige vers Saint-Etienne-à-Arnes. Pendant la route, le 72e détache trois compagnies pour escorter le convoi. Arrivé à destination à 4 h. 1/2, le régiment est placé à la gauche de la division. Il campe ayant deux compagnies de grand'garde : l'une pour couvrir son front, l'autre pour couvrir son flanc gauche.

Le 25, à 6 heures du matin, la division part pour Vouziers, où elle arrive à 2 h. 1/2 Tout le 7e corps d'armée y est concentré. Le 72e bivouaque à l'Est de la ville, ayant le 52e sur sa droite, et, sur la gauche, à peu près à 3 ou 400 mètres, la 2e division. Deux compagnies du régiment sont envoyées en grand'garde sur les mamelons au pied desquels est établi le bivouac.

Le 26, à 9 h. 1/2 du matin, les deux régiments de la brigade, savoir : les trois bataillons du 52e avec deux pelotons de lanciers, une batterie d'artillerie de 4 et une section du génie

sous les ordres directs du général de brigade ; les trois bataillons du 72e également avec deux pelotons de lanciers, une batterie d'artillerie de 4 et une section du génie sous les ordres du colonel Bartel, partent de Vouziers pour aller prendre position : la colonne du général Bordas à Grandpré, celle du colonel du 72e à Buzancy.

Cette dernière se rend de Vouziers à Buzancy (23 kilomètres), en suivant la grand'route et s'éclairant en avant et sur ses flancs.

Arrivé à destination à 2 h. 1/2, le 72e prend position en avant du village de Buzancy ; trois compagnies sont envoyées en grand'garde pour couvrir le front et les flancs du camp ; l'artillerie est placée en batterie, le génie commence les travaux de défense, entre autres les tranchées-abris. La cavalerie part en reconnaissance.

Les postes avancés des grand'gardes et les reconnaissances de cavalerie signalent aussitôt la présence de quelques uhlans cachés dans les bois, qui, à leur approche, prennent la fuite.

Bientôt les habitants des villages voisins se présentent au camp pour annoncer la présence de l'ennemi dans leurs localités ; leurs dires sont confirmés par des gardes forestiers qui apportent des lettres de plusieurs mairies annonçant que les Allemands arrivent en corps nombreux.

L'armée française se trouvait alors en présence de deux armées allemandes, la 3e et la 4e ; la 3e armée allemande était sous les ordres du prince royal de Prusse, la 4e sous les ordres du prince royal de Saxe. L'ennemi s'avançait à marches forcées vers le Nord.

Le général commandant le 7e corps d'armée ayant appris l'approche de ces masses ennemies,

ordonna aux deux colonnes de Grandpré et de Buzancy de rallier le corps d'armée toujours en position à Vouziers.

Vers 6 h. 1/2 du soir, le régiment avec sa cavalerie et son artillerie reprend la route suivie le matin. Quatre compagnies du 1er bataillon forment l'arrière-garde avec une section d'artillerie et un peloton de cavalerie ; les deux autres compagnies du 1er bataillon et un peloton de cavalerie sont envoyés sur le flanc gauche de la colonne. L'ennemi ne se montre nulle part.

A moitié route de Buzancy à Vouziers, la colonne rencontre les vedettes de la cavalerie du 5e corps d'armée français.

Vers 10 h. 1/2 du soir, elle arrive à l'embranchement de la route de Grandpré (5 kilomètres de Vouziers) ; elle y prend position.

Enfin, vers minuit et demi, on reçoit l'ordre de rentrer à Vouziers.

A 2 heures du matin, le 27 août, le régiment revient bivouaquer sur l'emplacement qu'il occupait la veille.

Le 27, à 10 heures du matin, le régiment change de position. On le place à Falaise, petit village situé à 3 kilomètres de Vouziers. Il se déploie à 300 mètres en arrière du 52e, qui se forme également en bataille, avec ordre de se tenir prêt à partir au premier signal.

Le lendemain 28, à 3 heures du matin, le régiment quitte le bivouac et se dirige vers Quatre-Champs (8 kilomètres de Vouziers) ; tout le corps d'armée s'y trouve réuni vers 11 heures du matin.

Vers 4 heures du soir, la 3e division se remet en marche et arrive bientôt sur le plateau

de Belleville, près du village du même nom. Ordre est donné d'y bivouaquer.

Le 29, départ de Belleville à 9 heures du matin. Après être passé à travers champs, on tombe sur la route de Vouziers à Buzancy. Pendant que le régiment y chemine, on signale la présence de l'ennemi. Des dispositions sont prises immédiatement ; mais, sur l'ordre du général, la marche continue.

On fait tête de colonne à gauche pour se diriger vers le village d'Authe (ou d'Auche), qu'on traverse ; le régiment va se former en bataille au-dessus de cette localité, ayant à gauche le 82e et à droite le 52e. Pendant cette formation, la cavalerie fouillait les villages et hameaux voisins. Enfin, vers 1 heure, on repart en colonne par peloton, en contournant les mamelons, et le régiment arrive à Auche vers 5 heures. Il forme la gauche de la première ligne. Le 52e se trouve à droite. Derrière et sur la gauche du régiment, est la 2e brigade. Une compagnie de grand'garde est détachée à 7 ou 800 mètres en avant du front de la ligne.

Le lendemain 30, le bivouac est levé à 7 heures. La 2e et la 3e division d'infanterie du 7e corps prennent position sur les mamelons dominant le village d'Auche. Le 2e bataillon du régiment est détaché pour protéger les batteries de mitrailleuses placées pour tirer dans la direction de Buzancy.

Vers midi, le mouvement de retraite général commence. Quelques projectiles arrivent dans les colonnes ; la 2e et la 3e division prennent position sur les hauteurs de Stonne.

Là, six mitrailleuses et deux batteries de 4

se placent en batterie et balayent quelques troupes de cavalerie qui les suivaient. On entend le canon dans la direction de Beaumont; on distingue même parfaitement la fumée des pièces.

La retraite continue ensuite vers Rancourt, où on arrive à 6 heures, toujours poursuivi par le canon de l'ennemi qui se rapproche; puis la division gagne Remilly. Des troupes de divers corps, des charrettes, etc., etc., encombrent ce village, que le régiment a de la peine à traverser.

Le 7e corps d'armée, dont faisait partie le régiment, devait se rendre ce jour-là d'Oches (Ardennes) à Mouzon (Ardennes); mais cette dernière ville ayant été occupée par l'ennemi, et le pont sur la Meuse ayant été coupé, on dut descendre vers Remilly.

Afin d'avoir une plus grande liberté de manœuvres, les bagages de tout le corps d'armée partirent le matin vers 7 heures, précédés par la 1re division (la 2e et la 3e division restant encore en position, ainsi qu'il a été dit plus haut).

Dans la journée, tandis que le convoi cheminait sur la route de Stonne à Beaumont, le 3e corps d'armée était aux prises avec le prince royal de Saxe.

Le convoi abandonna alors la grande route pour se diriger sur Mouzon.

A peu de distance de cette ville, il fut attaqué par l'artillerie ennemie, et on apprit que le pont était coupé. On changea alors de direction et on descendit la rive gauche de la Meuse.

Vers 5 heures du soir, des obus ayant blessé et tué quelques hommes dans le convoi, il s'ensuivit un certain trouble et du désordre.

On chercha à parquer près du village appelé Villers-devant-Mouzon, situé à 2 kilomètres environ en aval de Mouzon, mais on ne put y réussir. Dans la soirée, des conducteurs parvinrent à s'échapper avec leurs voitures ; mais une grande partie du convoi fut abandonnée par les charretiers, muletiers, ordonnances d'officiers, cantiniers et marchands. Le 12e corps d'armée, faisant partie de l'armée du prince royal de Saxe, venait de passer la Meuse, à la poursuite du corps du général de Failly, et les deux autres corps de cette armée, le 4e corps d'armée prussien et la garde royale prussienne s'avançaient sur la rive gauche entre Mouzon et Petit-Rémilly, terrain sur lequel se trouve Villers-devant-Mouzon. Le convoi fut alors pris et pillé par les corps allemands ; le 72e perdit presque toutes ses voitures d'équipages régimentaires, la caisse, etc.

Vers 10 heures du soir, à Remilly, les fuyards vinrent annoncer aux officiers que leurs bagages étaient enlevés. A 11 h. 1/2, le régiment franchit la Meuse sur un pont établi à la hâte ; les chevaux et les voitures traversèrent le fleuve à quelques mètres en amont, sur un autre pont dont le tablier se trouvait à quelques centimètres au-dessus du niveau de l'eau. Vers 1 heure du matin, le 72e installe son bivouac sur la rive gauche du Chiers en face de Douzy.

Le 31, départ de Douzy, à 5 heures du matin ; on traverse Bazeilles-Balan. Arrivé dans les faubourgs de Sedan, vers 8 heures, le régiment établit son bivouac dans un pré.

A 11 heures, la canonnade se fait entendre très vigoureusement, principalement au Sud et au Sud-Est de la ville, le régiment lève le camp,

court aux armes et va, en contournant les fortifications de la ville de Sedan, prendre position sur les hauteurs de Floing.

A 3 heures. il s'installe près du bois de la Garenne; le 1er bataillon entre dans le bois. Le 52e est à notre droite, la 2e brigade à notre gauche. Les grand'gardes sont placées sur le front de la ligne de bataille qui fait face au Nord.

Bataille de Sedan.

(1er septembre).

Le régiment prend les armes à 5 heures du matin. On entend une vive canonnade à l'Est, au Sud et à l'Ouest de la ville ; après plusieurs reconnaissances envoyées dans diverses directions, le 72e en entier est placé dans le bois de la Garenne qu'il garnit sur tout son périmètre.

Il attend ainsi pendant longtemps, puis il reçoit l'ordre de se porter en avant et de prendre position sur les hauteurs du calvaire d'Illy ; il s'y déploie et supporte sans broncher le feu meurtrier d'un grand nombre de pièces d'artillerie ; les projectiles arrivent de plusieurs directions et la cavalerie disparaît de ce champ de bataille. Notre artillerie est démontée et, sur le plateau d'Illy, vers 11 h. 1/2, il ne reste en présence de l'ennemi que de l'infanterie.

Le 3e bataillon ne bouge pas de la position qu'il occupe, mais le 1er et le 2e bataillon plient et battent en retraite vers un bois situé un peu en arrière et sur la droite. Le colonel les ramène sur la crête. Assaillis de nouveau par une grêle de projectiles, ces deux bataillons se retirent encore dans le bois. Le colonel, aidé des deux

chefs de bataillon, les ramène une seconde fois vers la crête et parvient à les y maintenir ; mais plus tard le feu devient de plus en plus intense, les rangs s'éclaircissent et beaucoup de soldats, malgré les exhortations de leurs chefs, se retirent dans les bois de la Garenne pour s'y défendre ; des officiers les y suivent pour les rallier et les ramener en ligne ; ils parviennent à les réunir en quatre groupes qui tous restent dans les bois.

Ces groupes comprennent des hommes de diverses compagnies.

Dix-huit officiers les commandent et leur force est de 700 hommes environ. Ces détachements s'avancent sur les hauteurs, en face du front de Givonne, en faisant le coup de feu.

Bientôt, en présence de forces très supérieures ils battent en retraite jusqu'à la ferme du bois de la Garenne. Là, cernés, enveloppés, ces groupes sont successivement faits prisonniers vers 5 heures de l'après-midi.

Le lieutenant-colonel, secondé énergiquement par plusieurs capitaines et lieutenants, réunit à son tour environ 300 hommes vers l'extrémité Sud du bois de la Garenne.

Il contourne avec eux les fortifications de la citadelle et arrive sur la route de Balan, non loin de la porte de la ville. Sur l'ordre du général commandant le 7e corps, les débris du 72e, réunis à d'autres troupes, marchent sur Balan.

Un combat acharné s'engage dans le village contre les Bavarois qui en sont chassés. Mais ces derniers et héroïques efforts ne pouvaient compenser notre infériorité numérique. L'ennemi revient toujours plus nombreux.

Le 72e est refoulé avec les autres troupes sous les murs de Sedan.

Dans cette lutte suprême, le capitaine Yardin était tombé mortellement frappé.

Le lieutenant-colonel Minart, le capitaine Padroin, le sous-lieutenant de Kerauten étaient grièvement blessés. D'autres officiers, atteints de blessures plus légères, sont également mis hors de combat.

Tandis que ces fractions détachées du régiment luttaient glorieusement, la portion principale du 72e, avec son colonel et ses trois chefs de bataillon, se maintenait avec énergie à son poste.

Au calvaire d'Illy, vers 2 heures, la ligne déployée du 72e repoussait vigoureusement une charge de cavalerie.

Nos soldats tiennent longtemps sur la crête du plateau malgré des feux convergents. Enfin, pliant sons les masses ennemies et le tir d'une artillerie écrasante ; sur le point d'être enveloppé, le régiment se retire. Mais dans sa retraite il dispute le terrain pied à pied, confondu peu à peu avec les autres corps qui sont, ainsi que lui, rejetés vers la ville.

Le sous-lieutenant Martin est tué sur le coup; le commandant Babut et le capitaine Vincenti sont blessés mortellement sur la crête du calvaire d'Illy. Le capitaine Caron, le sous-lieutenant Schemitt, le commandant Chaudezon, le capitaine Montalti, le lieutenant Caleudini sont blessés ou contusionnés.

Il est difficile d'évaluer exactement le nombre des sous-officiers, caporaux et soldats tués ou blessés. Nous savons qu'il est considérable.

Le soir du 1er septembre, 33 officiers, parmi *lesquels* le colonel Bartel, et environ 1,100

sous-officiers, caporaux et soldats du régiment se trouvaient à Sedan; 19 officiers et environ 700 sous-officiers, caporaux et soldats du 72e avaient été pris sur le champ de bataille.

Le 2 septembre, à la pointe du jour, le régiment parvient, malgré l'encombrement des troupes. à se reformer en partie. On prit position sur les remparts. Le soir, M. le général Bordas réunit les officiers de sa brigade et leur fit connaître le texte de la capitulation.

Toute tentative pour se faire jour étant reconnue impossible, le 72e voulut du moins que son drapeau ne pût tomber aux mains de l'ennemi. Il fut déchiré et partagé entre les officiers. L'aigle qui le surmontait fut brisée, la hampe réduite en cendres.

Le 3, le régiment fut conduit, avec le reste de l'armée, dans la presqu'île d'Iger.

Les troupes y souffrirent cruellement jusqu'à leur départ pour l'Allemagne. Ce départ s'effectua pour le régiment les 5, 6 et 7 septembre. Les sous-officiers et soldats furent conduits, les uns en Bavière, les autres à Neisse (Silésie) et à Posen.

La plupart des officiers furent internés à Magdebourg.

Une dépêche du 6 août avait ordonné la mobilisation à Toulouse du 4e bataillon, organisé conformément aux prescriptions du décret du 14 juillet 1870. Ce bataillon reçut d'abord l'ordre de partir pour l'Algérie, mais une nouvelle dépêche lui ordonna de se diriger sur Paris.

Il partit le 23 août, sous les ordres du commandant Aillery, resta à Paris pendant tout le siège et fut fondu plus tard dans le 22e de marche.

Le 30 du même mois, la 2e compagnie du

dépôt gagna également Paris par les voies ferrées. Elle concourut à la formation du 38e régiment de marche, devenu depuis, par décret du 28 octobre 1870, 138e de ligne.

Les hommes du dépôt restés à Toulouse formèrent deux compagnies provisoires qui, à la fin de septembre, furent envoyées à Perpignan.

Bientôt fut ordonnée la création de quatre compagnies de marche. On en ajouta une cinquième le 1er novembre ; puis, dans le même mois, trois autres qui portèrent les numéros 6, 7 et 8.

Plusieurs officiers et sous-officiers du 72e, échappés des mains de l'ennemi, vinrent concourir à cette formation.

Ces compagnies furent expédiées en partie sur les 39e, 46e, 48e, 75e et 81e de marche, en partie détachées à Villefranche et à Montlouis.

Le 27 novembre, une 9e compagnie de marche fut formée.

Le 6 mars 1871, le dépôt du 72e, la compagnie hors rang et la 9e compagnie de marche quittèrent Perpignan, par les voies ferrées, pour se rendre à Beaucaire.

Le 5 avril, la 9e compagnie de marche et la 2e provisoire furent envoyées à Marseille à la suite des troubles qui avaient eu lieu dans cette ville. Le 8, ces compagnies étaient de retour à Beaucaire.

Quelques jours après, elles se mirent de nouveau en route pour Versailles et furent versées, à leur arrivée, dans le 72e régiment de marche.

72e Régiment de Marche

Les premiers éléments qui ont concouru à la *constitution* du 72e de marche ont été tirés du

91e de ligne. Le 22 novembre, le 1er bataillon de marche du 91e de ligne, qui se trouvait à Lille, quitta cette place et fut dirigé par les voies ferrées sur Amiens, où se constituait l'armée du Nord.

Ce bataillon, sous les ordres du commandant Cottin, fut placé à la 1re brigade de la 1re division du 22e corps d'armée.

Comme tous ceux de l'armée du Nord, il était constitué à cinq compagnies de 150 hommes chacune.

Le 24 novembre, à 7 heures du matin, le bataillon prend place dans une assez forte colonne et marche sur Villers-Bretonneux où des troupes de ligne et d'infanterie de marine avaient eu à repousser quelques reconnaissances prussiennes. Vers 11 heures, on fit une halte ; le canon grondait à droite, du côté de Villers-Bretonneux ; au bout d'une demi-heure de repos, le bataillon reprit sa marche ; mais sa présence était devenue inutile grâce à l'élan des troupes qui le précédaient (combat de Mézières). On reprit alors la route d'Amiens où le bataillon arriva à 7 h. 1/2 du soir. Les jeunes soldats supportèrent les fatigues de cette journée avec beaucoup de courage. Cette marche fit bien augurer de l'avenir et permit de compter sur l'ardeur du bataillon.

Le 25, on continua les exercices dont beaucoup de jeunes soldats avaient le plus grand besoin.

Le 26, à 11 heures, l'ordre de départ arriva brusquement, et à midi, sous une pluie battante, on reprit la route de Villers-Bretonneux.

Arrivé à 3 kilomètres de cette ville, le bataillon fut arrêté pour servir de soutien à deux colonnes d'infanterie qui s'avançaient à travers

champs, procédées par des tirailleurs, dans la direction de Cachy.

A 5 heures du soir, l'ennemi ne faisant aucun mouvement, on laissa les forces nécessaires pour occuper les différents points menacés et le 91e se dirigea sur Corbie par un chemin de labour défoncé complètement par la pluie ; à 8 heures, il arriva à Fouilloy (petit village séparé de Corbie par un pont sur la Somme et un pont sur le canal) où il fut cantonné.

Le 27, le bataillon quitta Corbie à 8 heures du matin et, conduit par des guides, se dirigea sur Cachy, à travers le bois de Gentelles. Des chariots suivaient avec des pelles et des pioches destinées à creuser des tranchées-abris ; mais la bataille s'engagea si rapidement que l'on n'eut pas le temps de commencer le travail.

Villers-Bretonneux était occupé par le 75e de ligne, les marins et l'artillerie; Cachy par le 43e et le 1er bataillon de chasseurs.

Les mobiles du Nord gardaient l'intervalle entre Cachy et Gentelles, occupé par le 20e bataillon de chasseurs.

A 9 h. 1/2, le bataillon déploya trois compagnies en tirailleurs sur la lisière du bois; les deux autres (1re et 5e) étaient de soutien ; la 5e compagnie détacha une section sur la route d'Amiens à Villers-Bretonneux.

A 10 heures, le combat s'engagea par une vive fusillade du côté de Cachy ; puis l'action devint générale et l'artillerie entra en ligne des deux côtés.

Le bataillon fit une marche en avant et prit position le long d'une petite route reliant Cachy à Villers-Bretonneux. Mais ce petit nombre d'hommes ne pouvait suffire à occuper cette

longue bande de terrain ; on fit entrer en ligne, à droite la 1re compagnie, à gauche la 2e section de la 5e compagnie et deux compagnies de mobiles.

Ainsi notre ligne de bataille se composait de tirailleurs n'ayant en arrière aucun soutien et n'ayant pour ligne de retraite qu'une route étroite et difficile à travers le bois, qui, en cet endroit, est impraticable en dehors des sentiers. En avant, se trouvait une batterie prussienne, qui bombarda Gachy pendant deux heures et finit par l'incendier.

Derrière cette batterie était rangée une nombreuse cavalerie et des bouquets de bois masquaient l'infanterie. Nous conservâmes nos positions pendant toute la journée ; enfin, notre gauche faiblit vers 5 h. 1/2 à Villers où se livrait l'action principale.

A 6 heures, l'obscurité arriva et interrompit le combat. Le bataillon reçut l'ordre de battre en retraite sur Corbie. On laissa deux compagnies de grand'garde à Fouilloy ; à minuit, ces deux compagnies durent se retirer à Corbie, car on allait faire sauter les deux ponts du canal et de la Somme.

Les pertes du bataillon furent : 1 officier blessé, M. LAMBEYE lieutenant. Troupe : 15 blessés.

Le 28, à 4 heures du matin, le mouvement de retraite générale commença dans le plus grand ordre.

Le 29, à Arras, on retrouva la section de la 5e compagnie qui, laissée sur la route de Villers le jour de la bataille, avait reçu des ordres particuliers et avait battu en retraite sur Longeau.

Le même jour à midi et demi, le batail-

lon partit d'Arras par les voies ferrées et arriva à Lille à 5 heures du soir.

Le 2 décembre, on reçut l'ordre de partir à 7 heures du soir par les voies ferrées pour Cambrai, pour se rendre ensuite à Saint-Quentin.

Le 9, le bataillon part de Saint-Quentin à 10 heures et prend la route de Ham ; la marche continue jusqu'à 5 heures sans que personne puisse se douter du but de l'expédition. A 2 kilomètres de cette ville, on fait une halte pour prendre un peu de repos rendu nécessaire par une marche assez rapide sur des routes couvertes de neige non battue. Le commandant COTTIN rassemble alors les officiers et leur apprend que le bataillon est chargé de la prise de Ham.

M. VINCIGUERRA, lieutenant, est envoyé en avant-garde avec une section et deux cavaliers et reçoit l'ordre d'enlever un poste prussien de quelques hommes qui se trouve à l'entrée de la ville.

Chaque compagnie reçoit de même des ordres particuliers et on reprend la marche au milieu du silence le plus complet.

La nuit survient au moment où nous approchons des premières maisons de la ville. L'avant-garde entre dans la ville sans coup férir ; on prend alors le pas gymnastique. Chemin faisant, les habitants indiquent aux officiers les maisons où se trouvent des Prussiens ; on laisse quelques hommes et on continue la marche. 13 officiers prussiens et plusieurs soldats sont ainsi surpris dans les maisons où ils logent.

La 1re compagnie et la 2e section de la 4e sont lancées sur l'esplanade du château et bloquent

la porte d'entrée après avoir blessé grièvement un sous-officier et pris un officier.

La 2e compagnie, suivie de la 1re section de la 4e compagnie, prend le chemin de la gare. Le capitaine PHILIPPOT, chargé d'enlever le poste qui s'y trouvait, lance sur la route une section, qui dépasse le poste pour couper la retraite; puis avec le reste tourne le poste. La sentinelle est tuée à bout portant. Les quelques hommes qui se trouvaient dans le poste prirent l'alarme et se sauvèrent après avoir fait feu; mais, tombant sur la section arrêtée sur la route, ils changèrent de direction et se jetèrent dans les marais qui baignent les murs du château-fort; là, on les perdit de vue. On les suivit en bateau, mais la nuit était si sombre qu'on ne put les atteindre. Ils durent pour la plupart périr de froid. Trois d'entre eux seulement parvinrent à s'échapper, au dire des habitants du pays. Le sous-officier qui commandait le poste fut le seul à résister, et fut cloué contre le mur d'un coup de baïonnette.

La 3e compagnie pénètre dans une rue, arrête plusieurs soldats et officiers. Enfin, la 5e est placée sur la route de Lihons, pour prévenir l'arrivée des secours prussiens.

Le commandant COTTIN envoie M. le lieutenant OUDARD, avec un soldat parlant allemand, pour parlementer. A peine le soldat a-t-il prononcé quelques mots qu'une décharge de mousqueterie tue l'interprète et blesse grièvement M. OUDARD.

Les Prussiens ont prétendu depuis qu'ils n'avaient pas compris qu'ils avaient affaire à un parlementaire; du reste, nous n'avions ni drapeau blanc, ni clairon.

Nous restâmes dans nos positions jusqu'à la

heures du matin. M. MARTIN, capitaine, se présenta de nouveau aux Prussiens pour les engager à capituler. On finit par s'accorder sur les principaux points, et les portes du château s'ouvrirent à 6 heures du matin.

On fit prisonniers de guerre 13 officiers et 200 hommes de troupe.

Les pertes du régiment furent : 1 officier blessé, M. OUDARD, lieutenant. — Troupe : 3 tués et 10 blessés.

Le 11, départ de Ham à 1 h. 1/2 du soir. Le bataillon suivait la voie du chemin de fer dans la direction de Tergnier, lorsqu'un train prussien, venant de La Fère, fut signalé vers 5 heures du soir. Il était chargé de troupes, et venait évidemment dans l'intention de nous surprendre à Ham ; il marchait lentement, précédé de trois hommes ; l'un d'eux, chargé de vérifier le bon état de la voie, portait un falot.

Un bataillon de chasseurs qui nous précédait commença, dès qu'il aperçut ce train, un feu à volonté. Grâce à cette précipitation, le mécanicien eut le temps de renverser la vapeur et de reprendre la route de La Fère à toute vitesse. Le soldat qui portait le falot eut la cuisse cassée et resta sur la voie.

On continua à marcher péniblement dans la neige et on atteignit Tergnier. Les soldats étaient épuisés, raidis par le froid. On séjourna à Tergnier le 12.

Le 13, le bataillon quitta cette ville ; nous le retrouvons le 17 à La Houssoye, où il séjourne le 18 et le 19.

Le 20, départ de La Houssoye pour Pont-*Noyelles ;* une reconnaissance prussienne est

repoussée de Querrieux vers Amiens ; le soir, on cantonne à Pont-Noyelles.

Opérations du 2e bataillon jusqu'au 20 décembre.

Le 2e bataillon de marche du 91e est complètement constitué le 24 novembre, à 5 compagnies de 180 hommes environ chacune.

Le bataillon reçoit l'ordre, le 6 décembre, de se rendre de Lille à Abbeville, pour occuper cette place, menacée par les Allemands.

Abbeville se trouvait, par suite d'un détachement récent, sans autre défense que ses remparts ; il ne restait pas un canon, pas une cartouche dans ses arsenaux, et plusieurs reconnaissances de cavalerie prussienne avaient poussé jusqu'aux barrières de la ville.

Le 2e bataillon du 91e y arrive et occupe la place, soutenu par une section d'artillerie composée de canons obusiers de 4 de campagne.

La garnison d'Abbeville fut complétée par un bataillon de mobiles du Pas-de-Calais, un bataillon de mobilisés de la Somme, un du Nord, et plus tard par une batterie de 12 pièces de 4 de montagne.

Une reconnaissance fut poussés, le 7, sur la route d'Amiens par le 91e et par le bataillon de mobiles du Pas-de-Calais. On reconnut que l'ennemi n'était pas en force, et qu'il se bornait à lancer quelques pointes de cavalerie. Cependant des grand'gardes, protégées par des barricades, furent laissées dans le faubourg Saint-Gilles.

Le 11 décembre, une colonne ennemie, de 1,500 à 2,000 hommes, avec artillerie, était signalée venant sur Abbeville par la route de Doullens. Les troupes de la garnison, couvertes

par une ligne de tirailleurs, s'établirent en bataille, à cheval sur la route de Doullens; mais il n'y eut point d'attaque, et une reconnaissance de 480 hommes amena une retraite des Prussiens si précipitée, qu'ils laissèrent beaucoup d'effets d'équipement et d'armement dans le village de Saillaucourt.

Le 12, deux compagnies du 91e et deux compagnies de mobiles occupèrent Pont-Remy.

Le 15, une reconnaissance repoussa, sur la rive gauche de la Somme, une forte pointe de cavalerie allemande.

Le 16, une reconnaissance de deux compagnies fut envoyée à Blangy (Seine-Inférieure) pour y surpendre une colonne prussienne qui, disait-on, était dans un complet désarroi. Arrivé à quelques kilomètres de cette ville, on apprit que les Prussiens l'avaient quittée et s'étaient dirigés sur Poix. D'après des renseignements rapportés par un caporal déguisé en paysan, cette troupe était forte de 160 hommes (infanterie et cavalerie).

Le lendemain à la pointe du jour, on marcha sur Poix. Malheureusement, quelques coups de fusil tirés mal à propos donnèrent l'éveil aux Prussiens qui évacuèrent en toute hâte le village. On ne fit que 6 prisonniers. Le détachement, trop éloigné d'Abbeville, se replia sur son bataillon.

Le 18, le 2e bataillon du 91e recevait l'ordre d'aller se joindre à l'armée du Nord où il devait former un régiment avec le 1er bataillon du 91e.

Il arriva le 20 à Pont-Noyelles, où se trouvait déjà le 1er bataillon.

Formation du régiment et opérations jusqu'au 20 février.

A partir du 20 décembre, le régiment fut composé d'un bataillon du 33e de ligne et des 1er et 2 bataillons du 91e sous les ordres de M. le lieutenant-colonel AYNÈS.

Par suite de la constitution du 23e corps d'armée, le régiment fut appelé à faire partie du 22e corps, 2e division (général du Bessol), 2e brigade (colonel de Gislain). Le 2e régiment de la 2e brigade était le régiment de garde nationale mobile de Somme et Marne.

Le 21, le lieutenant-colonel AYNÈS fut appelé aux fonctions de chef d'état-major de la 1re division et remplacé par M. le lieutenant-colonel DELPECH, qui arriva prendre le commandement le 22 au soir.

Le 21 décembre, à midi, le général commandant la division fit prendre les positions que nous étions chargés d'occuper en cas d'attaque.

Vers 2 heures, le général Faidherbe passe en revue toutes les troupes rangées en bataille.

Le 22, le 2e bataillon du 91e, sous les ordres de M. le capitaine SOULICE, le chef de bataillon commandant provisoirement le régiment, fit, avec une batterie de 4 (capitaine CHASTAN), une reconnaissance sur Aubigny. Partie à 10 heures du matin, cette reconnaissance rentrait à 9 heures du soir, sans avoir aucun fait à signaler.

Le 23 dédembre, à 9 heures du matin, deux compagnies du 33e, envoyées en reconnaissance sur les routes de Saint-Gratien et d'Amiens, signalèrent de fortes colonnes prussiennes se dirigeant vers nous. Ces deux compagnies reçurent avec

le 18e bataillon de marche des chasseurs à pied, l'ordre de battre en retraite tout en défendant le terrain pied à pied pour permettre aux troupes de prendre leur position de bataille.

Le régiment fut dirigé sur les hauteurs à l'Est de Pont-Noyelles : le 1er bataillon, en colonne par division à demi-distance ; le 2e, en bataille à la droite du bataillon du 33e, occupait les gradins qui forment une sorte de cirque de la Houssoye à Pont-Noyelles ; les trois bataillons étaient couverts par des compagnies déployées en tirailleurs à mi-côte.

De midi à 4 heures, la bataille consista en un violent feu d'artillerie soutenu avec vigueur de part et d'autre. Nos tirailleurs, conduits avec énergie, maintinrent les Allemands dans Pont-Noyelles et le fond de l'Hallue. Pendant cette période, la fusillade et les feux d'artillerie coûtèrent des pertes sérieuses aussi bien dans les bataillons en position que parmi les tirailleurs.

Vers 4 heures du soir, l'ennemi gagnait du terrain ; le général Faidherbe ordonna alors un mouvement en avant ; le 1er bataillon rangé en bataille descendait, au pas de charge et précédé de tirailleurs, sur le village de Pont-Noyelles ; les tirailleurs débusquèrent successivement deux lignes prussiennes et s'emparèrent des premières maisons du village où ils firent 30 prisonniers.

Le mouvement du 2e bataillon se fit plus difficilement. Ce bataillon parvint cependant à refouler l'ennemi par la grande route de la Houssoye jusque dans Pont-Noyelles. Le bataillon du 33e chargea aussi les Prussiens à notre gauche et arriva jusqu'au village.

La nuit survint ; le feu ayant cessé de part et

d'autre, la division se reporta sur les hauteurs occupées le matin.

Le régiment se replia alors et vint bivouaquer sur ces mêmes hauteurs sans être inquiété dans sa marche.

Le 24, à 6 heures du matin, on reprit la position. Les deux armées restèrent en présence sans opérer de mouvements appréciables. A 3 heures du soir, le régiment reçut l'ordre de couvrir la retraite qui commançait à s'opérer et qui, du reste, ne fut nullement inquiétée. Le soir, on cantonna à la Vieville et à Brelles.

Les pertes du régiment dans ces deux journées furent de : deux officiers tués, MM. VINCIGUERRA et TRICHER, lieutenants au 91e ; quatre officiers blessés : MM. DESHORTÈS, LESCHI, sous-lieutenants au 91e ; MIANNAY, lieutenant au 91e, et MAUSS, lieutenant au 33e.

M. AUDIBERT, capitaine commandant le bataillon du 33e, fut fait prisonnier et réussit à s'échapper quatre jours après.

Troupe : 27 tués, 193 blessés.

La retraite continua les jours suivants vers Arras.

Le 26, l'arrière-garde fournie par le bataillon du 33e fut quelque peu inquiétée par les cavaliers ennemis.

Le 28, le bataillon du 33e reçut l'ordre de se rendre au 23e corps. Le régiment restait donc, à partir de ce moment, composé des deux bataillons du 91e.

Le 31, commença la marche offensive sur Bapaume.

Le 2 janvier, le régiment arrive à Bucquoy à 10 heures du matin. Les éclaireurs ennemis

occupant les hauteurs sont refoulés par nos tirailleurs vers Achiet-le-Petit.

La 1re division, ayant rencontré l'ennemi, attaqua et prit Achiet-le-Grand. Le régiment fut dirigé sur cette localité où il arriva à 9 heures du soir, après être resté pendant plusieurs heures en position entre les deux villages d'Achiet-le-Petit et d'Achiet-le-Grand.

Le 3, l'ennemi, qui occupait Bapaume et les villages en avant de cette ville, fut bientôt signalé. Après la prise de Biefvillers par nos troupes, le régiment fut porté en avant et déploya en tirailleurs quatre compagnies.

Nous avions à notre droite la 1re brigade de la division (colonel FORSTER). Vers 3 heures, le mouvement en avant s'accentua davantage : le 2e bataillon occupait le terrain à la gauche des moulins du faubourg d'Arras. Le 1er bataillon s'étendait entre ces moulins et le faubourg d'Avesne-lès-Bapaume, ayant à sa droite un régiment de mobiles. Les troupes déployées en tirailleurs eurent surtout beaucoup à souffrir et soutinrent un feu très vif pendant plus de six heures. Le soir, à 5 heures, l'ennemi était en pleine déroute; les troupes furent réparties dans les différents villages conquis le matin ; le régiment occupa Biefvillers.

Les pertes du régiment dans cette journée furent de : 1 officier tué, M. MARTIN-PHILÉMON, capitaine.

Troupe : 15 tués, 57 blessés.

Le 4, départ à 7 heures du matin ; arrivée à Boisleux-Saint-Marc à midi ; la 1re compagnie du 1er bataillon, envoyée en reconnaissance, rencontra quelques cavaliers ennemis à Boyelles

et les mit en fuite en leur blessant quelques hommes.

Du 8 au 17, le régiment cantonne successivement à Moyenneville, Ayette, Achiet-le-Petit, Aveluy, Equancourt et Peuilly.

Le 15, une reconnaissance partant d'Aveluy et dirigée par le général commandant la 2e division, est poussée vers Albert et Pont-Noyelles ; elle rentre à 4 heures du soir sans incident.

Le 18, départ à 5 h. 1/2 du matin. La 1re brigade de la 2e division, dont le départ avait été retardé par les distributions, est attaquée à Beauvoir ; elle soutient l'attaque, ce qui occasionne un grand retard dans l'exécution du mouvement général de l'armée. Le régiment qui était arrivé à Roupy où il faisait sa grand'-halte, envoie le 2e bataillon pour soutenir la 1re brigade ; le 1er bataillon reste de grand'garde à Roupy.

Vers 2 heures, on reprend la marche. Le 1er bataillon arrive à Castres à 6 h. 1/2 du soir ; le 2e bataillon, séparé du 1er, est arrêté à Séraucourt où s'établit l'état-major de la division et il rejoint l'autre bataillon à Castres le 19, à 7 heures du matin.

Vers 8 h. 1/2, nos grand'gardes signalent l'ennemi. Le 1er bataillon s'établit à cheval sur la route de Saint-Quentin à Péronne, le 2e bataillon à sa gauche. Le feu s'engage bientôt entre les lignes de tirailleurs. L'ennemi nous opposant des forces de plus en plus considérables, toutes les compagnies furent successivement déployées en tirailleurs et le tinrent en échec pendant plusieurs heures.

Un bataillon des mobiles de Somme et Marne fut envoyé pour nous appuyer et renforcer notre

ligne qui se trouvait très étendue et sans soutien.

Le général Lecointe, prévenu de notre position critique, envoya l'ordre de se retirer sur les positions en arrière du village de Castres, mais lentement, en couvrant notre front et en dissimulant le plus possible ce mouvement.

Le 1er bataillon eut à traverser des marais très difficiles et un cours d'eau assez profond : quelques hommes purent passer en bateau, les autres à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. L'extrême droite, pressée par l'ennemi, eut beaucoup de peine à passer; plusieurs hommes perdirent pied. Presque toutes les cartouches furent ainsi avariées. A la hauteur du village de Gauchy, le régiment se reforma et reçut des munitions.

Il prit alors position sur les hauteurs, où il eut à souffrir du feu de l'artillerie prussienne.

Enfin, vers 4 heures, accablé par des forces de plus en plus considérables, il fut obligé de battre en retraite vers Saint-Quentin, où ses débris arrivèrent en bon ordre, grâce à la 5e compagnie du 2e bataillon (capitaine DE CHARRY) et à une section de la 4e qui formaient l'extrême arrière-garde et tenaient l'ennemi en respect.

Le plus grand désordre régnait dans Saint-Quentin; les rues étaient encombrées de soldats, de mobiles de tous corps et de matériel roulant.

Le régiment dut en conséquence continuer son mouvement de retraite. Le 1er bataillon suivit la voie ferrée; le 2e bataillon, séparé du 1er par des obstacles, suivit la route de Saint-Quentin à Cambrai et, après deux heures de repos au Catelet, arriva le 20 au matin à Cambrai où les deux bataillons se réunirent et furent can-

tonnés, le 1er au faubourg de Paris, le 2e au faubourg Saint-Labre.

Les pertes du régiment dans cette malheureuse journée furent de 2 officiers tués : MM. MIANNAY, capitaine. et PARSY, lieutenant ; 5 officiers blessés : MM. ROSSI et BARGE, lieutenants; CHEVALIER, VICTORIN et DARBOUR, sous-lieutenants. Troupe : 29 tués, 89 blessés, 539 disparus.

L'effectif du régiment se trouvait, par suite de ces pertes, réduit à 708 hommes.

Le même jour (20), vers 4 heures du soir, une reconnaissance prussienne, forte de 200 cavaliers avec 2 pièces d'artillerie, vint à 2 kilomètres de la ville et lança des obus dans Cambrai. Le 1er bataillon, fort à peine de 200 hommes, repoussa les Allemands jusqu'à Rumilly.

Le 21, le régiment entra dans Cambrai, que la 2e division avait l'ordre d'occuper, et séjourna jusqu'au 30. Ce temps fut employé à la réorganisation du régiment au moyen de détachements venus du dépôt du 91e de ligne et par l'incorporation de mobilisés versés dans l'infanterie par ordre du général en chef.

Le 30, en exécution de l'armistice, le régiment va occuper le village de Marcoing où il séjourna jusqu'au 2 février.

Le 3, le 1er bataillon occupe Rumilly, le 2e Masnières ; il y séjourne jusqu'au 20 février.

Dans le courant de la campagne du Nord, les capitaines MARTIN et OUDARD avaient été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

NOUVELLE FORMATION DU RÉGIMENT

Opérations devant et dans Paris.

Le 20 février, l'armée du Nord est disloquée et le 22e corps reçoit l'ordre de s'embarquer pour rejoindre à Cherbourg l'armée du Cotentin.

Le 20 février, le 72e de marche quitte Cambrai par les voies ferrées et arrive à Dunkerque le même jour.

Là, il est rejoint par un bataillon du 64e de ligne désigné pour former le 3e bataillon du 72e de marche.

Le 22, les trois bataillons s'embarquèrent à Dunkerque et arrivèrent à Cherbourg le 23.

Peu après le régiment reçut l'ordre de se rendre à Versailles. On le plaça à son arrivée dans la 2e brigade de la 4e division (général Grenier) de l'armée de Paris.

Le 3 avril, le régiment se porte sur les hauteurs de Nanterre, pour prendre à revers les troupes de l'insurrection, qui se dirigeaient sur Versailles par la route de Bougival.

Le 7, à 11 heures du soir, départ pour Courbevoie.

Le 9, trois compagnies du 1er bataillon et deux pièces de 4 de campagne vont reconnaître les abords d'Asnières, où les grand'gardes avaient signalé un mouvement des insurgés. Trois compagnies du 3e bataillon viennent les renforcer, et la reconnaissance rentre la nuit, après avoir échangé quelques coups de feu avec les gardes nationaux.

Le 10, le régiment continue à occuper Puteaux et le rond-point de Courbevoie. Pendant ces deux jours, les pertes ont été de 5 blessés.

Le 11, d'après la nouvelle constitution de l'armée de Versailles, le 72e fait partie de la 2e brigade (général Fournès) de la 1re division (général Grenier) du 1er corps d'armée (général de Ladmirault).

Les 11, 12, 13 et 14, séjour à Villeneuve-l'Etang; le 13 avril, 215 hommes et 6 officiers, venant du dépôt du 72e de ligne, sont versés au 72e de marche, et servent à constituer les 6es compagnies de chaque bataillon.

Le 15, arrivée à Nanterre (en réserve); le 16, à 2 heures du soir, le 2e bataillon est envoyé à Colombes et mis à la disposition du colonel Gremelin, commandant le régiment de gendarmerie.

A 6 heures, les 1er et 3e bataillons sont dirigés sur Courbevoie, où ils couchent, pour être mis à la disposition de M. le général Montaudon, commandant la 3e division du 1er corps.

Le 17, le 2e bataillon, formé en colonne et soutenu par les gendarmes, va reconnaître Bois-Colombes, d'où il chasse les insurgés, et les poursuit jusqu'à Asnières, qu'ils évacuent.

Le soir même, M. le chef du pouvoir exécutif adressait télégraphiquement au colonel Gremelin des félicitations sur la belle conduite de la gendarmerie et du 2e bataillon du 72e pendant la journée. Le même jour, les deux autres bataillons mis à la disposition du colonel Davout, commandant le 36e, prennent part à la prise du château de Bécon.

Le 18 au matin, le 1er et le 3e bataillon du 72e de marche, établis en avant du parc Lambrecht, à gauche et à droite du chemin de fer de Versailles (R. D.), reçoivent l'ordre de se porter en avant sur Asnières. Le 1er bataillon,

se faisant garder à gauche par une compagnie, marche sur Asnières en suivant la voie du chemin de fer de Saint-Germain.

Le 3e bataillon suit la ligne de Versailles (R. D.), marche droit sur Asnières et attaque à revers la gare, que le 1er bataillon attaquait de front. Après une fusillade assez vive, les insurgés se retirent sur la rive droite de la Seine sous la protection de deux locomotives blindées, qui nous firent éprouver quelques pertes.

Dans ce mouvement de conversion à droite qui mettait Asnières en notre pouvoir, le 1er bataillon du 36e (commandant Rose) servait de pivot.

L'honneur de la journée revient donc de droit au 72e de marche qui, seul, a pris Asnières et l'a immédiatement occupé.

Les pertes du régiment dans ces deux journées (17 et 18 avril) ont été de : 1 officier blessé, M. Barthès, capitaine. — Troupe : 15 blessés, 2 tués.

Le 19, le général de division adressait l'ordre du jour suivant :

« Le général commandant la division a appris avec une vive satisfaction la belle conduite qu'a tenue le 72e de marche, hier, à la prise d'Asnières.

» Il le félicite du courage qu'il a déployé dans cette action de guerre.

» Le général commandant la division est d'ailleurs bien persuadé qu'il peut attendre en toutes circonstances, de la part des troupes de la division, le même dévouement à la patrie.

» Courbevoie, le 19 avril 1871.

» *Le général commandant la division,*

» Signé : Grenier. »

Le régiment reste dans ses positions jusqu'au 20, et est rejoint par le 2e bataillon. Il est alors relevé par le 31e, mais il vient reprendre la garde des tranchées le 22.

Les pertes totales éprouvées pendant les six jours de tranchée, du 17 au 23 avril, ont été de : 1 officier blessé. — Troupe : 3 tués, 26 blessés.

Par un ordre général du 22 avril, le maréchal commandant en chef citait, comme s'étant particulièrement fait remarquer, M. le lieutenant PETITBON et le soldat DESNOYELLES.

Plusieurs sous-officiers et soldats étaient également félicités pour leur belle conduite :

Les sieurs COLLARDEAU, sergent-major ; PORET, sergent ; GATTEL, BOUDARD, caporaux ; POTIER, VAUDEAU (tué), GILLES, VARLOT, BOURGEOIS, TISSOT, GERMAIN, FORET, IMBERT, CERMEZ, RAHONS, LOUDAN, soldats.

Le 23, dans l'après-midi, la 1re division est relevée par la 2e.

Les 24, 25 et 26 avril, séjour à Villeneuve-l'Etang. Le 24 avril, M. le général Pradier prend le commandement de la brigade, en remplacement de M. le général Fournès. Le 27, départ pour Rueil, où le 72e séjourne jusqu'au 30 avril.

Le 1er mai, départ à 4 heures du matin ; la 2e brigade va occuper les tranchées de Neuilly. Le 72e est établi entre l'avenue de Neuilly et la rue Borghèse. Vers 10 h. 1/2, le capitaine DE COURBON, qui occupait avec sa compagnie les jardins à gauche de la rue Peyronnet, gêné par le feu d'une maison où flottait le drapeau rouge, franchit les lignes avec une quinzaine d'hommes, débusque les insurgés de cette maison, enlève le drapeau et deux pièces de montagne mises en

batterie au premier étage et rentre dans nos lignes avec son trophée. Il est atteint pendant l'action d'un coup de feu à la jambe. Pendant les journées des 1er, 2, 3 et 4 mai, le régiment eut beaucoup à souffrir du feu de l'artillerie des insurgés, bien qu'abrité dans les tranchées.

Les pertes des quatre jours furent :

1 officier tué : M. BARGE, lieutenant ;

3 officiers blessés : MM. DE COURBON, capitaine ; CHIRAC et DE MONTEBELLO, lieutenants.

Troupe : tués, 2 ; blessés, 27.

Du 5 au 11 mai, le régiment est campé à la Malmaison et à Nanterre.

Le 12 au soir, à 10 heures, toutes les troupes de la 1re division établies à Rueil, la Malmaison et Nanterre, se dirigent vers le bois de Boulogne en passant la Seine sur le pont de bateaux établi à Puteaux. Elles arrivent vers minuit et demi près de la cascade et attendent le retour d'une reconnaissance envoyée vers la porte d'Auteuil pour tenter de se faire ouvrir cette porte ou de s'en emparer par surprise. Nos intentions avaient sans doute été éventées, car la reconnaissance fut reçue par des volées de mitraille. La division partit alors pour aller occuper les tranchées et relever la 3e division.

Le 72e de marche s'établit en réserve dans la caserne de Courbevoie et y séjourna jusqu'au 16 mai.

Le 17 mai, après avoir été relevé par la 2e division, le 72e de marche va s'établir à Rueil, au camp de la Malmaison, où il séjourne jusqu'au 20 mai.

Opérations dans Paris.

Le 21, dans la soirée, toutes les troupes de la 1re division quittaient Rueil pour aller passer la nuit dans le bois de Boulogne.

Le 22 au matin, toute la division pénétra dans Paris par la porte d'Auteuil sans avoir eu à livrer d'engagement ; elle se dirigea de suite sur Passy, en suivant le chemin des fortifications. Après quelques instants de repos à Passy, pendant lesquels on commença à faire des perquisitions et des arrestations, on se dirigea vers le Trocadéro, puis vers l'Arc de Triomphe, en suivant l'avenue du Roi-de-Rome.

La 2e brigade alla s'établir sur la place Malesherbes et la place Wagram, où les hommes purent loger dans des baraques.

Le lendemain 23, à 3 h. 1/2 du matin, la 2e brigade se dirigea vers Montmartre qu'elle devait attaquer par le côté Nord.

Elle suivit. à cet effet, le chemin de fortifications jusqu'à l'avenue de Clichy et s'engagea dans Batignolles, pour gagner le chemin des Bœufs.

De nombreuses arrestations sont faites chemin faisant ; la tête de colonne est obligée d'enlever plusieurs barricades ; enfin, elle dépasse les murs du cimetière.

Deux batteries établies dans les fortifications contrebattent vigoureusement l'artillerie de la butte des Moulins dont le feu est bientôt éteint. Enfin, le 51e, suivi du 72e, monte à l'assaut, couronne la butte à midi et s'y établit.

Les perquisitions commencèrent immédiatement et amenèrent la capture d'un grand nombre d'insurgés.

Le 72e ne perdit dans cette journée qu'un caporal tué et 6 blessés.

Le lendemain 24, la 2e brigade quittait les hauteurs de Montmartre, gagnait la chaussée Clignancourt et se dirigeait, par la rue Rochechouart, vers la gare du Nord et l'église Saint-Vincent-de-Paul.

Le régiment ne fit que suivre le mouvement et alla s'établir dans les rues Condorcet et de Belzunce, où il séjourna les 25 et 26 mai. Dans cette marche, un officier fut blessé : M. MALLIA, lieutenant (mort de sa blessure, le 20 juin). Le 27, à 4 heures du matin, le 72e de marche alla s'établir à la gare du Nord, d'où il repartit à 11 heures en se dirigeant par la rue du Faubourg-Saint-Denis, jusqu'aux fortifications ; puis il suivit le chemin militaire pour se rendre aux abattoirs de la Villette.

A 3 heures, le 72e de marche était massé sur la route d'Allemagne, en attendant le signal de l'attaque.

Deux batteries d'artillerie ouvrent le feu contre les insurgés établis à Belleville.

Le général de division donne alors l'ordre au 72e de marche d'enlever le cavalier du bastion n° 21 et de s'y établir, ce qui fut fait avec beaucoup d'entrain. Le 1er bataillon s'établit dans le bastion ; le 2e resta en soutien ; le 3e gravit l'escalier de la rue des Lilas, occupa cette rue, s'empara successivement de deux barricades, dans les rues des Prés et de Bellevue. Pendant toute la nuit, les insurgés réfugiés dans le bastion n° 19 et dans les maisons, dirigèrent contre nos positions un feu incessant de mousqueterie et de mitraille.

Le lendemain matin, les troupes de la division

Faron, prenant les insurgés à revers, les forcèrent d'abandonner le bastion n° 19 où flotta, vers 9 heures, le drapeau tricolore.

Après deux heures de repos dans les maisons des rues des Lilas et Bellevue, le 72e se dirigea, par le chemin des fortifications, sur la porte de Romainville et entra dans Belleville par la rue de Paris qu'il occupa.

A partir de ce moment, toute résistance avait cessé ; les journées des 28 et 29 furent employées aux arrestations et au désarmement.

L'attaque de Belleville a coûté au 72e 1 officier blessé : M. Dubrot, lieutenant.

Troupe : 1 tué, 12 blessés.

Le 30 mai, le régiment est envoyé à la caserne du Prince-Eugène, puis à la Nouvelle-France.

Le 5 juillet, la brigade va camper dans les baraquements de Courcelles, puis se rend, le 18, au camp de Satory. C'est là que le régiment de marche opéra sa fusion, le 3 octobre, avec le 72e régiment de ligne.

Le 15 novembre 1871, après la reconstitution du régiment à Satory, le dépôt quitte Beaucaire et vient s'installer à Gray.

Par décret du 1er août 1873, M. Bartel, colonel du 72e, est nommé sous-intendant militaire de 1re classe.

M. d'Aubigny, lieutenant-colonel du 61e, est nommé colonel au 72e par décret du 9 août 1873.

Au mois d'octobre de la même année, le dépôt est dirigé sur Amiens.

Par décret du 2 janvier 1875, M. le lieutenant-colonel Delpech, qui a commandé le 72e régiment de marche pendant la campagne du Nord et pendant l'insurrection de Paris, est nommé colonel du 88e de ligne.

Le 2e et le 3e bataillon quittent Paris, en deux colonnes, le 5 et le 6 avril 1877, et viennent occuper les nouveaux casernements d'Amiens. A la fin de l'année, le 1er bataillon quitte aussi Paris, et le 72e se trouve dès lors réuni à Amiens.

Le 11 juillet 1880, une députation, composée de MM. d'Aubigny, colonel; Larrivet, capitaine, Bécane, sous-lieutenant porte-drapeau; du sergent Picchini, du caporal Pouhal et des sapeurs Sajous et Albertini, part pour Paris, afin d'assister à la distribution des drapeaux.

Une grande revue est passée, le 14 juillet, sur l'hippodrome de Longchamps.

Le colonel reçoit des mains du Président de la République le drapeau du 72e, qui porte les inscriptions de :

Marengo (1800)
Wagram (1809)
La Moskowa (1812)
Solférino (1859)

Par décret du 20 janvier 1881, M. le colonel d'Aubigny, commandant le 72e, est promu au grade de général de brigade.

Par décision ministérielle du 4 avril, M. le colonel Madelor, du 80e de ligne, passe au 72e.

Le 2 mai 1881, une cérémonie funèbre est célébrée en mémoire des membres de la mission d'exploration dirigée par le lieutenant-colonel Flatters, du 72e.

Le lieutenant-colonel Flatters avait été choisi pour chef militaire et scientifique de la mission transsaharienne.

Après une première tentative poussée fort

loin dans le courant de l'année 1880, le voyage avait été repris en 1881, dans des conditions qui en faisaient espérer le succès. L'épouvantable catastrophe du mois de février vint anéantir toutes ces espérances. Tous nos compatriotes tombèrent victimes de la trahison des Touaregs.

Le soldat BRAM, du 72e, ordonnance du lieutenant-colonel, périt dans cette expédition.

Le 6 octobre 1881, le 4e bataillon part d'Amiens pour se rendre à Toul.

A la fin de la même année, le caporal MORIEUL reçoit une médaille de sauvetage de 2e classe, pour avoir sauvé un enfant qui se noyait.

Au mois d'octobre 1883, le 1er bataillon remplace à Toul le 4e.

Le 5 octobre 1885, le soldat VERLAY reçoit de M. le Ministre de l'intérieur une médaille d'honneur en argent, pour avoir sauvé un enfant qui se noyait dans la Somme.

Au mois de juillet 1886, le 2e bataillon remplace à Toul le 1er.

Par décret du 23 février 1887, M. le colonel MADELOR, commandant le 72e, est promu au grade de général de brigade.

M. MANSON, lieutenant-colonel du 65e, est nommé colonel par décret du 25 février 1887, et prend le commandement du 72e.

Actuellement, 3 bataillons et le dépôt tiennent garnison à Amiens; un bataillon (le 2e), est détaché à Toul, où il doit être remplacé tous les trois ans.

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur depuis l'arrivée du 72e de marche à l'armée de Versailles.

NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.	DATE des DÉCRETS.
Delpech.	Lieut.-colonel	Officier.	26 avril 1871.
Pauline.	Capitaine.	Chevalier.	Id.
Bonnet.	Id.	Id.	Id.
Réchain.	Adjud. sous-officier.	Id.	Id.
Gisclon.	Capitaine.	Id.	28 avril 1871.
Chirac.	Lieutenant.	Id.	Id.
Blondeau.	Soldat.	Id.	1 mai 1871.
Mayand.	Capitaine.	Id.	5 mai 1871.
Barge.	Lieutenant.	Id.	Id.
Léoni.	Adjud. sous-officier.	Id.	26 mai 1871.
de Courbon-Dumoulin.	Capitaine.	Id.	3 juin 1871.
Abrial.	Id.	Officier.	24 juin 1871.
Loubet.	Id.	Chevalier.	Id.
Desroziers.	Lieutenant.	Id.	Id.
Danot.	Id.	Id.	Id.
Bernard.	Sous lieut.	Id.	Id.

Médailles militaires conférées au 72e de marche depuis son arrivée à l'armée de Versailles.

NOMS.	GRADES.	DATE des DÉCRETS.
Lapp.	Sergent.	26 avril 1871.
Dehaut.	Id.	Id.
Baulieu.	Id.	Id.
Ponchet.	Soldat.	Id.
Delcourt.	Id.	Id.
Rouffida.	Id.	Id.
Brillet.	Sergent-major.	Id.
Epplé.	Sergent.	Id.
Gallot.	Id.	Id.
Mariani.	Id.	Id.
Ledant.	Sergent-major.	28 avril 1871.
Ceack.	Sergent.	Id.
Apponcy.	Caporal.	Id.
Vary.	Soldat.	Id.
Leroux.	Id.	Id.
Dehoyelles.	Id.	Id.
Dumoulin.	Sergent.	5 mai 1871.
Durand.	Id.	Id.
Bornier.	Soldat.	Id.
Joret.	Sergent-major.	26 mai 1871.
Florentin.	Sergent.	Id.
Gouyon.	Caporal.	Id.
Brochain.	Soldat.	Id.
Cesarini.	Id.	Id.
Chautry.	Id.	Id.
Demazières.	Id.	Id.
Dupas.	Caporal-sapeur.	Id.
Bourrier.	Sergent-major.	24 juin 1871.
Vidal.	Sergent.	Id.
Magnan.	Caporal.	Id.
Lebarbanchon.	Id.	Id.
Erblent.	Id.	Id.
Clairet.	Soldat.	Id.
Blanchard.	Id.	Id.
Debain.	Id.	Id.
Wolfer.	Clairon.	27 juillet 1871.
Berenger.	Soldat.	22 août 1871.
André.	Caporal.	2 septembre 1871.

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur depuis l'année 1872.

NOMS.	GRADES.	GRADES dans la Légion d'honneur.	DATE des DÉCRETS.
Jaudon.	Soldat.	Chevalier.	22 mars 1872.
Lagrue.	Sergent.	Id.	7 août 1872.
Bartet.	Major.	Id.	20 nov. 1872.
Calendini.	Capitaine.	Id.	22 mai 1873.
Lajus.	Cap.-trésor.	Id.	11 octob. 1873.
Taffonneau.	Sous-lieut.	Id.	20 août 1874.
Blanckmann.	Sous-chef de musique.	Id.	3 février 1875.
Point.	Lieutenant.	Id.	11 juin 1876.
Patel.	Capitaine.	Id.	6 février 1877.
Blanc.	Id.	Id.	5 février 1878.
Lafon.	Id.	Id.	12 janvier 1879.
Guerville.	Lieutenant.	Id.	5 février 1880.
Petit.	Capitaine.	Id.	12 juillet 1880.
Philippot.	Commandant.	Officier.	20 janvier 1881.
Maré.	Capitaine.	Chevalier.	Id.
Gotenègre.	Id.	Id.	29 déc. 1881.
Samatan.	Lieutenant.	Id.	5 juillet 1882.
Hipolite.	Capitaine.	Id.	29 déc. 1882.
Icart.	Cap.-trésor.	Id.	28 déc. 1883.
Bernard.	Major.	Officier.	7 juillet 1884.
Barbé.	Chef de bat.	Id.	27 déc. 1884.
Petitbon.	Capitaine.	Chevalier.	7 juillet 1885.
Madelor.	Colonel.	Commandeur.	9 juillet 1886.
Joumard.	Capitaine.	Chevalier.	Id.
Tourneur.	Chef de mus.	Id.	Id.
De Grandmaison.	Chef de bat.	Id.	1er août 1884.
Cardonne.	Capitaine.	Id.	2 juillet 1885.

Médailles militaires conférées depuis l'année 1872.

NOMS.	GRADES.	DATE des DÉCRETS.
Legrand.	Soldat.	4 janvier 1872.
Malvezin.	Id.	Id.
Jaudon.	Id.	Id.
Provost.	Id.	Id.
Verdalle.	Id.	22 mars 1872.
Cassan.	Id.	Id.
Rivière.	Id.	Id.
Tâche.	Id.	Id.
Demulier.	Id.	Id.
Baudhuit	Caporal.	14 novembre 1872.
Dragin.	Sergent.	20 novembre 1872.
Donnadieu.	Caporal.	Id.
Reynaud.	Soldat.	Id.
François.	Id.	Id.
Azéma.	Id.	25 décembre 1872.
Dupont.	Id.	31 décembre 1872.
Séguin.	Id.	Id.
Galfard.	Sergent.	22 mai 1873.
Paris.	Id.	11 octobre 1873.
Bablot.	Id.	3 février 1875.
Fouthier.	Id.	18 juillet 1876.
Genty.	Id.	28 mai 1877.
Papillon.	Id.	5 février 1878.
Mosser.	Id.	12 janvier 1879.
Sajous.	Sapeur.	3 février 1880.
Artis.	Musicien.	12 juillet 1880.
Albertini.	Sapeur.	Id.
Vogel.	Musicien.	20 janvier 1881.
Boussuat.	Adjudant.	5 juillet 1882.
Lespès.	Id.	29 décembre 1883
François.	Caporal, 1er ouvrier tailleur.	27 décembre 1884.
Rousseau.	Chef armurier.	7 juillet 1885.

Colonels qui out commandé le 72e régiment d'infanterie.

MM. DE LA CROIX, marquis DE CASTRIES (1674-1693).
son fils (1693-1695).
le marquis DE MORANGIES (1695-1705).
DE LOUVIGNY-GRAMMONT (1705-1711).
le marquis DE BACQUEVILLE (1711-1728).
le duc DE LA TRÉMOUILLE (1728-1731).
le marquis DE TESSÉ (1731-1734).
le marquis DE SENECTERRE (1734-1739).
le marquis DE CHAILLON (1739-1743).
le comte DE SÉGUR (1743-1745).
le comte DE GENSAC (1745-1748).
le marquis DE VASSAN (1748-1761).

Régiment de Vexin.

le marquis DE BOUILLÉ (1761-1777).
le comte DE DURAS (1777-1784).
le chevalier DE DAMAS-CRUZ (1784-1791).

72e *de bataille*
(Ordonnance royale du 1er janvier 1791).

CHAUVET D'ALLONS (1791-1792).
THEVET DE LASSER (1792).
DE BAR (1792-1794).

72e *demi-brigade* (1re *formation*)
(Décret du 28 janvier 1794).

DARNAUD (1794-1796).

72e *demi-brigade* (2e *formation*)
(Décret du 1er février 1796).

MERCIER (1796-1800).
FICATIER (1800-1803).

72e *régiment de ligne*
(Décret du 24 septembre 1803).

FICATIER (1803-1808).
LAFFITTE (1808-1813).
BARTHELEMY (1813-1814).

Le 72e régiment de ligne porte le no 66
(Ordonnance royale du 12 mai 1814)

NICOLLE (1814).

72e *régiment de ligne. Le régiment reprend son no*
(Cent-Jours et Restauration).

THIBAULT (1814-1818).

Légion de la Somme.

THIBAULT (1818-1820).

72e *régiment de ligne.*

THIBAULT (1820-1825).

Licenciement du régiment (1825).
Il est reformé par ordonnance royale du 29 septembre.

DE SAINCRIC (1840-1844).
D'ANGELL DE KLENIFELD (1844-1850).
QUILICO (1850-1853).
LE ROUXEAU-ROSENCOAT (1853-1858).
CASTEX (1858-1861).
BARTEL (1861-1873).

72e *régiment de marche* (1re *formation*).

le lieutenant-colonel AYNÈS (du 20 au 21 décembre 1870).
le lieutenant-colonel DELPECH (1870-1871).

72e *régiment de marche* (*réorganisation*).

le lieutenant-colonel DELPECH (1871).

72e *régiment d'infanterie.*

D'AUBIGNY (1873-1881).
MADELOR (1881-1887).
MANSON (1887).

Noms des officiers tués à l'ennemi.

DATES.	NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.
	72e demi-brigade.		
1799	Millet.	Capitaine.	Offembourg.
	Balnecker.	Sous-lieutenant.	Id.
	Marlet.	Id.	Id.
	Baylac.	Capitaine.	Id.
	Mercier (Jean-Claude).	Chef de brigade.	Almaer.
	Desgrez.	Sous-lieutenant.	Id.
	Herbouillez.	Id.	Id.
	Delaunay.	Capitaine.	Castricum.
	Paillon.	Lieutenant.	Id.
	Rouffignac.	Sous-lieutenant.	Id.
1800	Mercier (Charles-Gérard.	Chef de brigade.	Marengo,
	Leclerc.	Lieutenant.	Id.
	Barré.	Capitaine.	Pozzolo.
	Sire.	Lieutenant.	Id.
	Mayoux.	Capitaine.	Borghetto.
	Renauld.	Id.	Id.
	Lehire.	Lieutenant.	Id.
	Fournier.	Id.	Id.
	Trideault.	Id.	Id.
	Vallade.	Sous lieutenant.	Id.
	Kinsler.	Id.	Id.
	Maigret.	Id.	Id.
	Poussin.	Id.	Id.
	72e de ligne.		
1807	Fauquet.	Chef de bataillon.	Friedland.
	Tillac.	Capitaine.	Id.
	Marin.	Id.	Id.
	Bergault.	Id.	Id.

